nablium, -ī (nablum, naulium) n.: sorte de harpe, d'origine phénicienne; hébr. nēbel, passé également en gr. νάβλα(ς). Emprunt attesté à partir d'Ovide.

Dérivés : $nabli\bar{o}$, $-\bar{o}nis$ m. : ψάλτης; $nabliz\bar{o}$: ψάλλω (Gloss.).

nacca, -ae m.: -ae appellantur uolgo fullones... quidam aiunt quod omnia fere opera ex lana váxy dicuntur a Graecis, P. F. 166, 7. Attesté dans Apulée, comme le dérivé naccinus.

Cf. νάκος « toison », νάσσω « fouler », νάκτης. Mot vulgaire, avec géminée expressive; peut-être osco-grec, ou emprunté par l'intermédiaire de l'étrusque, comme un certain nombre de substantifs en -a. Le mot courant de la langue écrite est fullō. Semble sans rapport avec Natta, cognomen des Pinarii, et qu'on trouve dans Hor., S. 1, 6, 124 (οù Porphyrion note Natta pro uolgari et sordido homine posuit), et Perse, 3, 31. A moins que tous deux ne soient des déformations, d'origine différente, de νάκτης (-τᾶς).

naenia : v. nēnia.

naeuus, -I m.: tache sur le corps, envie, verrue. Une forme réduite neus est attestée CGL IV 124, 6; les formes romanes remontent à naeuus et neus, cf. M. L. 5807.

Dérivés: naeuius: qui a des taches; naeuolus, naeuulus (époque impériale). Naeuus représente un ancien gnaiuos, conservé encore comme praenōmen (abrégé en Gn.), Gnaiuos, Gnaeus, Itandis que Naeuius a fourni le nom d'une gens, d'où Naeuianus; cf. osq. Gn aivs; Cnaives (gén.).

Étymologie inconnue; cf., pour la diphtongue et la structure, laeuus, scaeuus, etc.

 \mathbf{nam} : conjonction explicative, correspondant pour le sens comme pour l'emploi au gr. $\gamma \acute{\alpha} \rho$; toutefois, à l'encontre de ce dernier, se place le premier mot de la phrase. Les exemples de nam placé le second mot sont poétiques (Catulle 64, 301; Hor., Vg., e. g. Ae. 3, 379, prohibent nam cetera Parcae | scire) et suspects d'influence grecque.

1º Nam est, comme enim, une particule de sens affirmatif: « en vérité »; cf. Plt., Men. 537, ubi illae armillae sunt quas una dedi? | — Numquam dedisti. — Nam pol hoc unum dedi; et Mi. 1325. Ge sens est ancien, mais rare. Le plus souvent, nam sert à introduire un nouveau développement dans un raisonnément, une confirmation spéciale d'une affirmation générale: Cic., Diu. 2, 1, 3, Magnus locus philosophiaeque proprius a Platone, Aristotele, Theophrasto, totaque Peripateticorum familia tractatus uberrime. Nam quid ego de Consolatione dicam?, où nam correspond à peu près à notre « à ce propos ». En particulier, nam introduit une explication, un com-

plément, une justification, des exemples à l'appui d'une affirmation précédemment exprimée. En ce sens, il équivaut au fr. « car » : Plt., Ba. 368, pandite atque appui propere ianuam hanc Orci, opsecro. | Nam equidem haud altier esse duco, quippe qui nemo aduenit.

Peut être suivi de que : namque = και γάρ. Le sens est celui de nam renforcé. Namque s'emploie suriou devant voyelle, pour éviter l'élision du monosyllabe s'encontre quelquefois en seconde place (premier exemploies Varron, évité par Cicéron et César, repris de l'ite-Livel.

20 -nam enclitique s'ajoute à des pronoms ou à de particules de caractère interrogatif ou indéfini pour en renforcer l'indétermination : quis, quia, ubi, quō, uil num : quisnam, ubinam, quianam « pourquoi donc utinam qui accompagne un subjonctif de sens optatif A l'époque archaïque, on trouve encore quelques tracs de l'indépendance de nam, e. g. Plt., Epid. 132, pérdidisti omnem operam. — Nam qui perdidi?; Bacch. 111, quid tibi ex filio nam, opsecro, aegrest?; Truc. 352, num tibi nam, amabo, ianua est mordax mea?

Nam, bien qu'usité de tout temps, n'a pas survéou dans les langues romanes; en français, catalan, provei çal, il est remplacé par quārē. M. L. 6934; B. W. car

Formation du type de tam, quam (v. ce mot), -dam, ne se retrouve pas hors du latin. Pour l'élément raîl cal, cf. d'autres mots de type adverbial : ne (particule) nem- (dans nempe), enim, num. Mais le latin n'a pas démonstratif de la famille de v. sl. on « celui-là », etc. à laquelle appartiennent sans doute ces adverbes.

nancior, nancio : conservés seulement par les gram mairiens; Priscien, GLK II 513, 18, cite un exemple du futur nanciam dans T. Gracchus; Festus, 166, 29 un exemple de nancitor : nancitor in XII (Inc. 1) nacius erit, praehenderit. Item in foedere Latino « pecuniam quis nancitor, habeto »; cf. encore P. F. 347, 5, renancitus significat reprehenderit. Vnde adhuc nos dicimus nancis citur et nactus, i. e. adeptus. Le simple a été remplace par l'inchoatif nanciscor, -eris, nactus (nanctus) sum, nancīscī (cf. apīscor/apiō, pacīscor/pacō) : rencontrer, trou ver, obtenir; contracter (une maladie). Ni composés, ni dérivés. Ancien (XII Tables) et classique, mais rarea l'époque impériale, où l'on ne trouve que quelque exemples de nactus. Du reste, le verbe, étant donné son sens, ne s'emploie guère qu'au perfectum, de même qu'en grec la racine n'a fourni que des thèmes d'aoriste et de parfait : ἤνεγκον, ἐνήνοχα. Conservé en logoudo rien. M. L. 5816, nanciscere.

nanciscor, nactus appartient à une racine indo-européenne dont les formes sont aberrantes. L'adjectif en -to-, lat. nactus, ne peut reposer que sur *nok-to-; la forme est donc comparable à celle de got. bi-naúhi if « ξξεστιν ». Comme nancior ne peut s'expliquer par

ancienne forme à redoublement, il n'y a d'autre anciente anciente de par un présent à nasale, avec suffixe plication 4.ye/o-, comme dans uinciō; en effet, le latin propose le type du présent à nasale infixée. — La déreloppé le type sous la forme * 1... i développe le 1/19. un present a nasale infixée. — La rédie se présente sous la forme *nek' — avec des sens rédie spécialisés — dans skr. náçati, av. nasaiti « il partie spécialisés — dans skr. náçati, av. nasaiti « il partie » et en germant bi-nah « ôst. Efectiv » ikini , bi-nah « δεῖ, ἔξεστιν », ga-nah « ἀρχεῖ », iguic stronde » ga-nahian « σεῖς », ngue, got. ω, ga-nohjan «περισσεύει»; les formes γ, ga-nohement (avec prothèse grecque) : gr. ε-νε-γχredounce II y a *n- dans skr. açnóti = av. ašthe enque is atteint », arm. hasi « je suis arrivé » (d'où dont (j'arrive »). Tokh. B. enk- et skr. ámçah « part » be sont pas clairs, non plus que les formes celtiques : laprésent irlandais est de la forme con-iccim « je puis », present mandad and a torme con-tectm « je puis », iccu « j'arrive, j'atteins », do-tec « il vient », etc., cf. d'anc « s'échapper »; le prétérit est de la forme la cuie vous le cuie s'ent le le c dac « je suis venu, je suis arrivé », do-tánac « je suis Panu, etc.; l'a de ce prétérit est à rapprocher de celui Malat. nactus; la forme irlandaise concorde avec celle du parfait véd. ānámça « j'ai atteint ». — 11 semble nume forme *nok- de la racine, avec la caractéristique du désidératif, ait fourni ob-noxius « enclin à, sujet 1) (v. ce mot); pour le sens, cl. gr. ποδ-ηνεκής, δι-ηνε-K. Ce mot a subi l'influence de noxa.

nānus, -I m. (nannus), nāna, -ae f.: nain, naine. Emprunt au gr. νάνος, νάνος (le mot latin est pūmilij (f. Gell. 19, 13, 2). Nānus apparaît pour la première lois dans Varr., L. L. 5, 119, où il désigne un vase grofesque, sans doute en forme de nain: uas aquarium vacant futim... quo postea accessit nanus (magnus cod. = nāgnus, nannus) cum Graeco nomine, et cum Latino momine Graeca figura barbatus; cf. P. F. 185, 8, nanum Graeci uas aquarium dicunt humilem et concauum, quod valgo uocant situlum barbatum, unde nani pumiliones dipellantur. — Nānus passait pour vulgaire; il se dissit aussi des chevaux et mulets nains; cf. Gell., l. l. Pānroman, sauf roumain. M. L. 5819. Irl. nan.

naphtha(s), -ae f.: naphte. Mot étranger: ua appelletur circa Babylonem et in Austacenis Parthiae profluens biuminis liquidi moda (Plin. 2, 235), venu par le gr. μέφθα(ς).

napurae, -ārum 1.?: cordes; liens de paille. Terme de l'ancien rituel conservé par Festus, 168, 26, « naputs nectito », cum dixit pontifex, funiculi ex stramentis funt, et 160, 16, « pontifex minor ex stramentis napuras nectito », i. e. funiculos facito, quibus sues adnectantur. Sans autre exemple.

On rapproche v. h. a. snuaba « bandelette » et v. sl. moρὰ « δεσμή ». Le mot aurait été conservé par suite de son usage religieux. Sur l'hypothèse d'une origine étrusque, v. F. Muller, Mnemosyne, 47, 1913, p. 120, et Goldmann, Beitr. z. Lehre v. idg. Charakter d. etr. Spr., II, 60 sqq.; Bertoldi, Quest. di metodo, 232, 232.

nāpus, -ī m. : navet (Col., Plin.). Panroman. M. L. 5821; B. W. s. u.; germanique : v. angl. næp.

Dérivés: nāpīna f.: champ de navets, M. L. 5820 a; nāpīcium « sorte de rave ». Composé: nāpocaulis, lsid. 17, 10, 9 (cf. rauacaulis, Gloss.).
Le rapprochement proposé avec gr. νᾶπυ « mou-

tarde », autre forme de σίνᾶπι, -πυ, ne satisfait pas pour le sens. Mot méditerranéen, d'origine obscure. Rappelle rāpum, de sens voisin.

 \mathbf{nar} : — Sabini lingua sua dicunt sulpur, Serv. auct. Ae. 7, 517. Nom d'un fleuve sabin aux eaux sulfureuses; cf. ombr. naharcom « Narcum ». Origine inconnue; sans doute mot prélatin, comme sulp(h)ur.

nardus, -I m. (nardum n.) : nard, essence de nard. Emprunt ancien (Plaute) au gr. νάρδος, lui-même emprunté au phénicien, qui le tenait du sanskrit.

Dérivés et composés : nardinus (= νάρδινος); nardi-fer, -folium; nardocelticum.

Le mot a pénétré dans les langues romanes et germaniques par la langue de l'Église.

nārēs, -ium f.: narines, ouvertures du nez, et par suite « nez, flair ». Désigne aussi les orifices d'un canal, etc. Le singulier, génitif nāris, ne se rencontre qu'à l'époque impériale, avec le sens de « nez », nāsus; on n'a pas de nominatif. L'accusatif nārem et l'ablatif nāre (Pers. 1, 33) ne peuvent donc servir à prouver l'existence d'un thème consonantique *nās-; les manuscrits d'Horace ont l'accusatif pluriel nārīs, qui, comme le génitif nārium, indique un thème en -i-: *nāsi-s; sans doute allongement d'un ancien mot racine *nās-. Ancien (Enn., Cat.); panroman. M. L. 5826; B. W. s. u.

Dérivés et composés : nārōsus, grandes nares habens, CGL II 588, 1 (formation populaire), et nārinōsus; nāriputēns (Anth.); nāricornus. Une forme nārīcēs (de nārīz) est dans les Gloss. Cf. aussi M. L. 5824, narīca, narīcae; 5825, *narīcula; 5825 a, *narīna.

La forme latine concorde avec lit. nosis (féminin) « nez », v. pruss. nozy « nez ». Un mot radical *nās- est attesté par le duel véd. $n\dot{a}s\ddot{a} = av. n\ddot{a}\dot{n}ha$; cf. l'accusatif singulier v. pers. nāham « nez ». Une forme à ă serait indiquée par le génitif duel véd. nasóh; l'alternance \bar{a}/\check{a} n'est pas normale; mais il s'agit d'un nom de partie du corps, de type « populaire », ce que confirme nāssus (v. ce mot). Formes dérivées à brève radicale : v. isl. nasar (pluriel) « nez » avec singulier, peut-être secondaire, nos, v. h. a. nasa; en slave, thème en -o-: nosŭ « nez ». Cette forme est à rapprocher de lat. nāssus (nāsus), dont le vocalisme radical est autre : s du slave est ambigu et peut reposer sur -ss- aussi bien que sur -s- simple. L'arm. unčk' (génitif datif ənčac) « nez » ne se laisse pas rapprocher, et il ne ressemble même pas à gr. ρίς, ρινός.

nārīta, -ae f.: emprunt au gr. νηρίτης (ou plutôt à la forme dorienne correspondante), employé par Plaute, glosé genus piscis minuti (F. 166, 25; P. F. 167, 10) et conservé dans certains dialectes italiens de l'Adriatique. M. L. 5827. Les gloses ont narria.

Il n'y a pas à douter de l'emprunt; narita est le texte de Festus, narica une graphie fautive de l'Epitomé de Paul.

narro : v. gnārus. M. L. 5829.

născor, -eris, nătus sum, născi (le participe futur *nătūrus n'est pas attesté et a été remplacé par nascitūrus, sans doute formé d'après moritūrus); ancien *gnāscor; le g initial est encore conservé dans les formes substantivées du participe : gnātus, gnātu, et dans

nassa

des êtres vivants, des plantes et, par extension, des choses abstraites et inanimées. Nascentia (comme gignentia) désigne « ce qui naît du sol », les plantes. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 5832, nascère.

Formes nominales et dérivés : nātus : né. Suivi d'un nom de nombre accompagnant un nom à l'accusatif annus, dies, hora, mensis, il signifie « âgé de », decem annōs nātus (cf. l'emploi de gr. γεγονώς). Suivi du datif ou de l'accusatif avec ad, il a le sens de « né pour, désigné naturellement pour ». Substantivés, nātus, nāta désignent le fils, la fille, nātī « les enfants », par opposition à parentes : caritas quae est inter natos est inter parentes, Cic., Lael. 8, 27, et prennent souvent une valeur affective, notamment au vocatif gnāte mī « enfant né de moi » et, par conséquent, qui m'est particulièrement cher; et avec une épithète qui souligne ce caractère : cārus, dulcis. En outre, un diminutif nātula (cf. puella) apparaît dans les inscriptions à basse époque. Nātus, nāta, fréquents dans Plaute et dans la poésie, sont bannis de la prose classique en raison de cette valeur affective. Filius, au contraire, est le terme général et neutre. Cf. Marouzeau, R. Phil. 47, 69 sqq. Conservé en roman avec des sens dérivés. M. L. 5851.

Composé privatif : innātus, traduisant chez les Pères de l'Église ἀγενής, ἀγέννητος; cf. ingenitus.

Composé artificiel : (g) nāticīdium = τεχνοχτονία (Gloss.).

nātus. -ūs m.: naissance. Usité seulement à l'ablatif. dans le sens de « âge », homo maior, minor natu, etc.: nātālis : de la naissance, natal (n. diēs). A l'époque impériale, nātālēs, -ium: naissance, race, origine. Conservé dans les langues romanes avec le sens spécial de « jour de la naissance du Christ, Noël », M. L. 5845; cf. aussi nātālia, ibid. 5844. Dérivé : nātālīcius, d'où nātālīcium n. « présent pour l'anniversaire »; nātālīcia (cēna) f. Conservé en celtique : irl. notlaic, britt, nadolyg.

nātīuus: 1º né, qui a eu une naissance, un commencement (cf. γεννητός): Anaximandri opinio est natiuos est deos, Cic., N. D. 1, 10, 25; 2º inné, naturel, naïf (par opposition à « artificiel »), natif, M. L. 5849; nātīuitās (latin impérial, Dig., latin ecclésiastique), M. L. 5848 b. Cf. abortīuus, gene-, însi-tīuus.

nātiō : sens premier « naissance » : personnifiée et divinisée : Natio quoque putanda est quae, quia partus matronarum tueatur, a nascentibus Natio nominata est. Cic., N. D. 3, 18, 47. Dans la langue rustique, le mot a pris un sens concret et désigne la naissance des petits d'un animal, c'est-à-dire la « portée »; cf. Varr.. R. R. 2, 6, 4, et P. F. 165, 4, in pecoribus quoque bonus prouentus feturae bona natio dicitur, et sans doute CIL I² 60 (Préneste), Orceuia Numeri nationu (= nationis) cratia Fortuna (datif)... donom dedi; cf. aussi nătio dentium (Cael. Aur.). Ce sens explique qu'il ait pu prendre celui d'ensemble d' « individus nés en même temps ou dans le même lieu, nation »: natio, genus hominum qui non aliunde uenerunt, sed ibi(dem) nati sunt, P. F. 165, 3. Nātiō est devenu ainsi proche de gens, auquel il est souvent joint; cf. Cic., Font. 11, 25; N. D. 3, 39, 93; Imp. Pomp. 11, 31, etc. Nationes, dans la langue de l'Église, a servi, comme gentes, à traduire

τὰ ἔθνη « les nations palennes », par opposition peuple de Dieu. M. L. 5848 a. Dérivés : nāiūnētus. -ūs (Inscr.).

Not. Tiron.); naturate, naistance naitra: 1º action de faire naître, naissance nātūra: 1º action do received pater (sens rare et archaïque); 2º nature, caractèrent par suite : 0.2 pater (sens rare et alcharge), par suite; ordre naturel (sens propre et figuré), par suite; ordre naturel sens propre et figuré), par suite; ordre naturel sens propre et figuré). des choses, naura recom, substance (terme philosophique correspondant aus) substance (terme philosoft) quant ausi φύσις); 4° organes de la génération (cf. nātūrāle, nātūrāle, nātūrāle). φύσις); 4º organes ut la gontalia (et nātūrābilis dans pri la gontalia, -ium). Dérivé: nātūrālia (et nātūrābilis dans pri la gontalia nātūrālia n rālia, -ium). Derive: nausaran production dans Applie); d'où, à basse époque, nātūrāliter, nātūrālitās ment d'Alexandrie; innaturalis (cf. le grec tardit ment d'Alexandrie, πατώνα a le même vocalisme πος). — Le substantif nατώνα a le même vocalisme πος κος). — Le substanti ratus, en face de stātum, stātūm, stātūm Irl. náduir.

Du radical nāsc- dérivent : nāscentia f. (Vitr.) naise Sance », qui en bas latin a pris le sens de « tumeur naix. sance », qui en νω κατά κατά κατά πρόσ-φυσις, Μ. L. 58313 nāscibilis (Tert.) et innāscibilis (id.), calques de τός et άγέννητος.

Composés : agnāscor (de adg-) : naître à côté ou aprèse agnātus, -a : agnat, parent du côté paternel; et enfant posthume; agnātiō, termes de la langue du droit.

cognātus = συγγενής « parent par le sang » (par ons position à affinis « parent par alliance »). Sur la diffé rence entre agnātus et cognātus, cf. Paul., Dig. 38, 10 10. 2. cognati sunt et quos agnatos Lex XII Tabularum appellat, sed hi sunt per patrem cognati ex eadem familia. qui autem per feminas coniunguntur, cognati tantum no minantur, M. L. 2029; cognātiō. Sens tardif: c beans frère ». Cf. Thes. s. u.

prognātus : né de, issu de, descendant de (archajojia et poétique, terme noble) ; prōgnātiō (tardif). Cf. prōgream renāscor (classique, usuel), d'où renāscibilitās (= duas γέννησις, latin ecclésiastique); regnatus.

dēnāscor (= dēpereō, dēcrēscō), rare (Varr., Cass Hém.); ēnāscor (depuis Varr., rare), cf. exorior; innāscor, surtout fréquent au participe innatus : internascon (rare, époque impériale); obnātus (α. λ., T.-L. 23. 19) 11); sub- (Ov.); supernatus (Cels., Plin.); antenatus (cels., Plin.) M. L. 497), où peut-être les deux éléments sont seule ment juxtaposés. Cf. aussi praegnās.

Un hybride *neonātus est supposé par certains mots romans appartenant à la langue des pêcheurs, où ils désignent le « frai » et le « fretin ». V. M. L. 5888.

Pour l'étymologie, v. gignō.

nassa, -ae (naxa) f.: nasse; est piscatorii uasi genus, quo cum intrauit piscis, exire non potest, F. 168 23. Ancien, technique. Panroman, sauf roumain. M. L.

On a pensé à un rapport avec le groupe de necto v., sous ce mot, des formes celtiques à radical nad-

nassiterna, -ae f. : sorte d'arrosoir ; -a est genus uasi aquarii ansati et patentis, quale est quo equi perfundi solent, F. 168, 15. Mot archarque (Plt., Cat.); les gloses ont aussi les graphies nasiterna, nasiturna.

Dérivé : nassiternātus.

Peut-être dérivé de nās(s)us; cf. dans Juv. 5, 47, calix nasorum quattuor « un vase à quatre becs ». Toutefois, un rapport avec nassa peut être également supposé. En tout cas, terme suspect d'être emprunté. Pour

pgale (étrusque?), cf. cisterna, etc.; Ernout, Philologica, I, p. 29 sqq.

restortium (-cium), -I n. : nasitort, cresson alénois ; 18starbum (accepit a narium tormento, Plin. 19, 155, d'après Men. 384; cf. Moretum, v. 83 quaeque trahunt Men. oo quaeque trahunt woltus nasturtia (var. -cia) morsu. Étymologie poplaire? Usuel en roman. M. L. 5841.

nāsus, -ī (ancien nāssus avec géminée expressive, pit., Mer. 310) m. et nāsum n., cf. Non. 215, 2: 2º nez en tant qu'organe de l'odorat, flair (sourent dans un sens satirique); 3° bec (d'un vase, cf. rait dans un sons scannage, 3° Dec (d'un vase, cf. marthe). Ancien, usuel, panroman. M. L. 5842. Sur les marthe des différentes parties du nez : columna, la «ligne»; nons and a light "; pinnulae, les « ailes », v. Isid. 15, 1, 48. Dérivés et composés : nāsō, -ōnis : au long nez : esica (et nāsica, cf. M. L. 5833, 5834) « aduncus nāsus, curuo nāso », formations populaires, toutes deux insitées comme surnoms, comme Seneca (cf. Vendryes, MSL 22, 101); nāsūtus (familier) « au long nez » et « qui a du flair » (comme un thème en -u-*nāsu- n'est attesté nulle part, -ūtus doit être analogique; cf. cornūtus, etc.), M. L. 5843; nāsāle. ornamentum equorum, CGL Scal. V 605, 53; nāsātor: runrissator (Gl.); dēnāsō, -ās (Plt.). Cf. encore Nāsidius. Nāsidienus (osq. Nasenia Nāsenniī ») et nassiterna. Certaines formes romanes supposent *nasicare, *nasiiāre. *nasīcula, *pūtināsius; cf. M. L. s. u. v. nārēs. Dérivation en -o/e- d'un ancien nom radical.

*natinor. - aris (quantité de l'a inconnue : l'i est sans doute long, comme dans festino, bouinor) : natinatio dicebatur negotiatio et natinatores ex eo seditiosa negotia rerentes. M. Cato (Inc. 31) « ... tumultu Macedoniae Riviriam, Samnites, Lucanos inter se natinari atque factiones esse », F. 166, 2. Non attesté en dehors de ce passage. Les gloses ont aussi natina « discordia ».

nătio : v. nascor.

natis, -is; nates, -ium (singulier rare, mais dans Hor., S. 1, 8, 46; cf. clūnes) f. : fesse(s); croupion. Ancien (Plt., Enn.), populaire ou technique. Se dit de l'homme et des animaux. Un dérivé natica est dans les gloses, CGL II 425, 63; cf. aussi IV 260, 39, natis et hae nates, naticae latinum non est; l'existence en est aussi attestée dans Ambroise et Soranus, cf. Svennung, Untersuch. z. Pallad., 273, et confirmée par les langues romanes, cf. M. L. 5848 (panroman, sauf roumain), mais éliminé par fesse en français; v. B. W. s. u. Irl. ndt. Composé tardif : internatium.

On rapproche gr. νῶτος, νῶτον « dos ». Il y aurait alternance vocalique, du type de cos : catus. H. Petersson, IF 34, 225, rapproche, du reste, skr. nitambah (lesses »; mais la formation n'est pas claire et le fait que nitambah signifie aussi « penchant d'une montagne n'est pas en faveur du rapprochement (cf., toutefois, le double sens de « croupe » en français).

nătō : v. nō.

nătrix, -ĭcis f. (m. dans Luc, 9, 270; pour la quantité, cf. l'hexamètre de Lucilius, Sat. II 21, cité par Non. 66, 27, si natibus nătricem (= pēnem? Cf. gr. δφις dans ce sens) impressit crassam et capitatam; Lucain

scande nātrix comme Lucrèce pātribus; l'i rappelle celui de fornix, -icis) : 1º serpent [d'eau] ; peau d'anguille qui servait à fouetter les enfants; 2º Tcoquesigrue (Plin. 27, 107). Non roman.

Mot occidental. Cf. gall. neidr (de *natrī) et irl. nathir (génitif nathrach; féminin) « serpent » et v. isl. nadr « serpent » avec un féminin nadra; got. nadre (génitif pluriel) « ἐγίδνων ». L'a de ces mots représente un ancien a alternant avec un ē; cf. v. sax. nādra, v. h. a. nātara, nātra « serpent ». Ce vocalisme exclut un rapport originel avec le groupe de nāre. Mais la spécialisation de sens que présente le latin peut provenir d'une association avec natare par étymologie populaire. Cf. anguis et serpens pour le nom du « serpent ».

natta : v. matta et nacca.

nātūra : v. nāscor.

naucus ou naucum, -I (nominatif non attesté) : génitif et ablatif seuls employés dans les expressions de la langue familière non nauci (esse, habere, facere), qui équivaut à nihilī, floccī et naucō ducere (Naevius). Rare, non attesté après Cicéron. Non roman. Le sens précis du mot est înconnu; v. André, Lex., s. u. On lit dans Festus, 166, 11, naucum ait Ateius Philologus poni pro nugis; Cincius quod oleae nucisque intus sit; Aelius Stilo omnium rerum putamen, Glossematorum autem scriptores fabae grani quod haereat in fabulo. Quidam ex Graeco, quod sit val xal ouxl, leuem hominem significari. Quidam nucis iugulandis (l. iuglandis), quam Verrius iugulandam uocat, medium uelut dissepimentum. Cf. Thes. Gloss. emend., s. u. Serait, comme hīlum, un terme emprunté à la langue rustique. Pas d'étymologie connue.

nāuis, -is f. (ac. nāuim et nāuem, abl. nāuī et nāue; sur l'existence d'une forme monosyllabique $n\bar{a}u(i)s$ dans Ennius et Plaute, v. Lindsay, Early lat. Verse, p. 142) : navire, vaisseau. Terme générique. Ancien (Columna Rostr., Liv. Andr.), usuel. Le sens, tardif, de « nef » d'une église semble dû à l'influence de ναός « temple ». M. L. 5820; B. W. net.

Dérivés et composés : nāuālis : naval ; d'où nāuāle, -is et nāuālia, -ium n. : arsenal, chantier maritime = τὰ νεώρια. Le fr. navire remonte à *nāuilium (d'après le type concilium?), v. B. W. s. u.

nauia, -ae f. : doublet populaire de nauis : 1º conservé avec le sens de « vaisseau » dans le nom du jeu aut caput (capita, caputa) aut nauiam correspondant à notre « pile ou face »; 2º panier de vendangeur en forme de vaisseau, cf. F. 168, 30, et P. F. 169, 9.

nāuicula (naucula), nāuicella (naucella) f. : barque; nāu(i)culor, -āris (Mart.).

nauicularius (-ris): concernant le commerce maritime ou l'armateur; subst. nāu(i)culārius, nauclārius m. « armateur », nāuiculāria f. « métier d'armateur ». Nauclārius est sans doute une forme latinisée de vooκληρος et munie du suffixe -ārius. Sans rapport avec nauicula: l'épenthèse de l'u est la même que dans Hercules.

nāuigō, -ās : naviguer (cf. rēmigō, lītigō, etc.) et ses dérivés nāuigium, -giolum; nāuigātor, -tiō, nāuigābilis et innāuigābilis, cf. πλευστικός et ἄπλευστος;

nāuigiārius, CIL XIV 4144; ad-, ē-, in-, prae-, praeter-, re-, sub-, trāns-nāuigō; pernāuigātus.

nāuiger, nāuiuorus (poétique).

Nāuisaluia (dea); naufragus et ses dérivés, naufragium, naufragāre, etc., latinisé en nāuifragus (Vg., Ov.); calques du gr. ναναγός, -γέω; naustibulum, -1 n.: uocabant antiqui uas aluei simile uidelicet a nauis similitudine, F. 168, 27; cf. uestibulum.

Emprunts directs au grec : nauta, -ae m. : matelot, de ναύτης. Latinisé en nāuta sous l'influence de nāuts (cf. Plt., Men. 226 et Mi. 1430); nauticus; nautālis (Aus.); nauta, nausia, -ae f. (= ναυτία, ναύσια) : mal de mer, vomissement. [

Dérivés: nauseō, -ās (= ναυσιάω); nauseābilis, nauseātor, nauseātundus; nauseola, nauseōsus; nauseitās (Orib.). Cf. aussi nauarchus (nauchus, Gf.), nauclērus, naumachia, naupēgus, naulum (= ναῦλον), nauplius, nauticārius, nautilus, etc. C'est aux Grecs que les Latins ont emprunté la plupart des termes de navigation, comme c'est d'eux (et sans doute des Étrusques) qu'ils ont appris la navigation elle-même.

Les langues romanes ont conservé nāuis, panroman, M. L. 5863, et les diminutifs *nauīca (nauca, naucus), M. L. 5859; nauīcēlla, 5860; nauicula, 5860 a; nauīgāre, 5861; nauigium, 5862; nauīragāre, 5854; nausea, 5857 (v. B. W. noise); nauclērus, 5852; naulum, 5855 (v. B. W. inautonier). Le germanique a: m. h. a. nāwe « Naue », de nāue(m).

Ancien thème radical comportant ā constamment (les formes à -au-résultent d'abrègements secondaires): skr. nduh (acc. ndoam), gr. ναῦς (gén. νεὡς de νηὡς, ancien *νᾶϜος; acc. hom. νῆα). En latin, le mot est passé aux thèmes en -i- comme beaucoup d'autres thèmes consonantiques (cf. canis, iuuenis, et même bouis, Iouis à côtè de bōs, Ζεὡς, etc.). Il se retrouve aussi en celtique: irl. nau (gén. noe), en germanique: v. isl. nór « bateau », nau-st « endroit où l'on met un bateau », en arménien: naw, gén. dat. loc. nawi, instr. nawaw. L'accusatif lat. nāuem peut, du reste, reposer sur *nāψm (cf. canis, canem).

*naupreda (-pri-), -ae f. : lamproie (Polem. Silv., Anthim.). Gaulois?

*nauscit: cum granum fabae se aperit nascendi gratia, quod sit non dissimile nauis formae, Fest. 170, 21. Sans autre exemple et inexpliqué. Ni le rapprochement avec naucum, ni celui avec nāuis qu'indique Festus ne satisfait.

nauta : v. nāuis.

nāuus, -a, -um (ancien gnāuus) : industrieux, diligent, actif.

Dérivés et composés: nāuō, -ās: accomplir avec zèle; n. operam « donner tous ses soins à »; nāuē, forme ancienne remplacée par nāuiter, et nāuanter (Cassiod.): avec zèle, d'où « d'une manière accomplie »; nāuitās: zèle; nāuitiēs (Gloss.); ignāuus: paresseux, lâche; ignāuia, que Commodien emploie avec le sens de « ignorance » d'après ignārus; ignāuō, -ās (Acc.); ignāuēscō (Tert.).

Formes anciennes (Enn., Plt.) et classiques, mais assez rares; peu employées à l'époque impériale et non représentées dans les langues romanes.

Doit représenter *gnōwos; cf. gall. go-gnaw « activité actif », et, avec vocalisme ē, v. h. a. ir-chnāan « recon aître » (all. mod. erkennen), v. isl. kndr « qui s'entend à, brave ». Pour le sens, cf. irl. -gniu « j'agis », etc. la racine doit être celle de (g)nōscō, non celle de g'gnō cf., pour le sens, le développement germanique de kurnan, de « comprendre » à « pouvoir », et, en particulier v. isl. kænn « éprouvé », v. h. a. kuoni « brave », v. (g)nōscō et gnārus.

1º ně : forme brève de la négation, qui n'existe par 1º ne : rorme preve sous nē) et qui a été renforce de diverses manières pour acquérir une valeur plus expressive, cf. ne-c (différent de neque, nec « et ne par nei nī, ne-g-, nōn, etc.; subsiste encore dans d'anciens juxtaposés dont les termes sont devenus inséparables juxtaposes uote tes communications nefastus, nefastus, neparcunications, nefastus, neparcunications, n necessis, nejus, nejus, nequeo (?), nolo, neuis, neuoli nepus glose non purus, nequeo (?), nolo, neuis, neuoli nepus giose non $\mu \omega \omega$, ..., $n \in \mathbb{N}$ (de * $n \in \mathbb{N}$ olo > $n \circ (u) \circ (u) \circ (u)$, $n \circ (u) \circ (u)$, $n \circ ($ nimis de *ne-mis (?), nisi de *ne-sei avec assimilation de l'è à l'i suivant; cf. semel et similis. Ne est égale. ment, quoique la quantité ne soit plus discernable, dans nesciō, dans nefrēns (v. nefrendēs); dans les formes cons tractés nemo de *ne hemo, non (cf. plus bas), nullus numquam, nusquam, etc.; en fin de mot dans quin de *qui-ne, et sans doute dans sin.

La prose archaïque présente certains emplois de ne pour lesquels il est impossible de décider si l'on a affaire à në ou à nē, par exemple dans le SC. Bac., dum no minus senator[i]bus C adesent; ne minus trinum noun dinum; dans la Sent. Minuciorum, l. 31, dum ne alium intro mitat nisi; l. 41, dum ne ampliorem | modum pratorum habeant. Toutefois, dans cette inscription, étant donné que ne est remplacé par nei, ni (par exemple 1. 6. is ager uectigal nei siet; 1. 30, ni quis posideto 1. 32, is eum agrum nei habeto niue fruimino; 1. 34, ni quis prohibeto, niue qui uim facito, neiue prohibeto quo minus; 1. 36, uectigal inuitei dare nei debento: 1 10 niquis sicet niue pascat niue fruatur), il est probable que ne est bref. Il le serait donc encore dans Varr., R R. 2, 4, 21, castrantur uerres commodissime anniculi utique ne minores quam semestres.

Në subsiste aussi dans la forme composée něque e et ne... pas », formée de ne + que, qui alterne avec nee dans les mêmes conditions que atque avec ac. Neque, nec est panroman, M. L. 5868; B. W. ni. Ne est de meuré encore dans les groupes ne inde (?), cf. M. L. 5882 (étymologie douteuse, cf. B. W. sous néant, expliqué par *nec entem), et ne ips' ūnus, 5883, à côté de neque ūnus, 5896. Il n'y a pas de groupe *něue « ou ne pas », en regard de neque « et ne pas »; il n'y a que nēue (neu). — Forme réduite in-. V. ce mot.

2º nē: forme de la négation à voyelle longue, correspondant à osq. ni (avec i issu de é fermé). N'avait pas de valeur subordonnante à l'origine, comme le prouve encore nē... quidem « non pas... même », nēquam, nēquāquam « d'aucune manière », nēquāquam « sans nul résultat, en vain » et aussi « sans raison » et la forme *nēmīca que supposent certains dérivés romans, M. L. 5885; nēue, qui anciennement pouvait s'employer là où la prose classique aurait employé neque (cf., inversement, l'emploi de neque pour nēue dans Cic., Att. 12, 22, 3, habe tuum negotium nec... existima), ut nē (cf. gr. és

Ennius ap. Cic., de Or. 1, 45, 199, quos ego ope the proincertis certos... | dimitto, ut ne res temere tracturbidas, dont les deux termes peuvent être sépaunt urbidas, dont les deux termes peuvent être sépaunt cic. Verr. 2, 4, 63, § 140, ut causae communi saluris ne deessent); qui nē, quomodo nē, utinam nē, modo lidum, dummodo nē.

nt dum, auminitation que la langue a faite de nē, nī, Dans la répartition que la langue a faite de nē, nī, dēl, l'usage s'est établi de réserver nē pour l'expression d'une défense, d'un souhait, d'une éventualité, d'une d'une défense, d'un restriction, etc., et nē est devenu la négation accompagnant l'impératif et le subjonctif, comparable pour le sens au gr. μή (qui n'a pas de correspondant en latin non plus que dans les autres langues indo-européennes qui vont du slave à l'italo-celtique); d'μὴ πράττε et nē fācias, nē fēcrīs. La locution ut nē set réduite à nē, qui est devenu ainsi une véritable coijonction de subordination, opposée à ut et employée dans le sens de « pour que... ne.. pas, de peur que... ne. Dc là l'usage de nē après les verbes marquant la crainte ou une interdiction, un empêchement, timeō, interdicō, impediō, caueō, etc.

nec : négation, qu'il ne faut pas confondre avec la forme réduite de neque. Surtout employée à l'époque archaïque; cf. Lex XII Tab. 5, 4, si intestato moritur eni suus heres nec escit; 5, 5, si agnatus nec escit: et 5. 7: 8, 16; Gaton, Agr. 141, 4, Mars pater si quid tibi... nec satisfactum est; se trouve encore dans Plaute. Naevins (cf. Fest. 158, 27) et jusque dans Catulle, 64, 83 funera nec funera = gr. τάφοι ἄταφοι, et Virgile, quod nec uertat bene, B. 9, 6, dans une formule traditionnelle de malédiction. A disparu, par suite, sans doute, de l'homonymie avec nec (doublet de neque), et ne s'est onservé que dans la formule juridique, res nec mancipi. et dans les anciens juxtaposés necopinans, necopinus. necullus, Plt., Tri. 282, necumquem « ne umquam quemquam », P. F. 161, 1, et peut-être dans nequeo (v. queo Les langues romanes ont aussi des représentants de něc ūnus, neque ūnus « aucun ». M. L. 5875, 5896; B. W. sous personne.

En ombrien, c'est une forme de *nei élargie par p = lat. -que qui équivaut à la fois à lat. $n\bar{o}n$ et à lat. $n\bar{e}: sue neip portust « sī nec portārit », T. E. 7 b, 3.$

4º neg-: forme renforcée de ne, qu'on a dans negō, negōtum (v. ces mots). On pourrait penser à une particule-ge (cf. gr. γε); cf. le même procédé dans lit. negu ene pas ». Mais pour neglegō, étant donné le doublet neclegō, on se demande si le g n'est pas dû à une sonorisation, nec et neg- représentant un ancien *ne-k (ne-g).

 5° nI, ancien neī: négation formée de $n\bar{e}+i$, même particule épideictique qu'on trouve dans le démonstratif, hacc de *ha-i-ce, cl. oòx et oòxi, osq. nei « $n\bar{o}n$ », le sens ancien est « ne... pas » sans valeur subordonnante, conservé encore dans $n\bar{l}m\bar{l}rum$, ancienne phrase nominale, « il n'est pas étonnant », demeurée comme adverbe, et $quidn\bar{l}$ « pourquoi non? »; ou avec valeur subordonnante, équivalant à $n\bar{e}$, e. g. CIL l^2 591, eisque curaent... neiue ustrinae... niue foci ustrinaeue caussa ferent, niue stercus... fecisse coniecisseue uelit; SC. Bac. l^2 581, neiquis eorum Bacanal habuise uelet, en face de accerdos nequis uir eset (noter ici l'alternance de la forme renforcée nei en tête de la phrase et de la forme

réduite $n\bar{e}$ en position enclitique). Mais $n\bar{i}$ a de bonne heure été réservé aux phrases conditionnelles, ainsi Lex XII Tab. 1, 1, si in ius uocat, ito; ni it, antestamino; 8, 2, si membrum rupsit, ni cum eo pacit, talio esto. On voit ainsi nī s'opposer à sī, avec lequel il formait couple, et il est vraisemblable que sī a joué un rôle dans l'évolution du sens de nei vers la valeur de « si... ne... pas ». Nī est ainsi devenu synonyme de nisi, avec lequel il alterne indifféremment dans l'ancienne langue, e. g. Plt., Cap. 805, mira edepol sunt, ni hic in uentrem sumpsit confidentiam; et Poe. 839, omnia edepol mira sunt, nisi erus hunc heredem facit. Dans cet emploi, ni a été éliminé au profit de nisi, forme plus pleine et qui en hiatus ne prêtait pas à équivoque. César ignore nī; Cicéron l'emploie surtout dans des formules toutes faites ou dans les lettres familières : ni ita se res habet, haberet; quod ni ita sit, accideret, cf. Verr. II 4, 25, 55; et pro Caec. 23, 65, tum illud quod dicitur siue niue arrident; Fam. 7, 13, 1, moriar ni puto. La conjonction a été reprise à l'époque impériale, par affectation d'archaïsme, surtout chez les poètes; mais la langue parlée l'ignorait et elle n'a pas passé dans les langues

En indo-européen, *ne était la négation de phrase, alternant avec la forme à vocalisme zéro *n- au premier terme de composés (v. lat. in-). Ce *ne est clairement demeuré dans skr. nd, v. sl. ne, lit. ne, got. ni, irl. ni. Les formes latines telles que ne-uter montrent qu'il avait subsisté en italique; l'osque a aussi ne pon « nisi cum ». Du reste, le latin l'a gardé dans ne-que = osq. ne-p, ne-p et got. ni-h. — L'i de lat. nisi résulte d'une altération phonétique.

A côté de *ne, il y avait une forme à \bar{e} : véd. nd, got. ne « non » et « ne pas ». En italique, où, comme dans toutes les langues occidentales, il n'y a pas trace de la négation prohibitive * $m\bar{e}$ (skr. md, arm. mi, gr. $\mu \dot{\eta}$), $n\bar{e}$ a exprimé la prohibition : lat. $n\bar{e}$; l'osque a de même ni issu de * $n\bar{e}$ pour la prohibition, à côté de ne- dans ne p(h) im « $n\bar{e}$ quem », ne p « ne u». En latin, l'allongement régulier de la voyelle des monosyllabes autonomes suffirait, du reste, à rendre compte de la longue de $n\bar{e}$ qui, à la différence de ne, ne se lie pas à un mot suivant.

Dans plusieurs langues, *ne a été, pour autant qu'il ne se liait pas à un mot suivant, élargi, parce que la forme était trop brève et pas assez expressive. On a ainsi véd. nét, ned, gâth. noit, naedā (naečiš « personne »), v. perse naiy, v. sl. ni (notamment dans ni-kŭto « personne », ni-či, ni-čito « rien »), lit. neī « non plus, pas du tout » et « ni » (et në-kas « personne »), v. isl. ni « nōn », v. h. a. nī « ne pas » (emphatique). L'italique a des formes correspondantes : lat. nī; osq. nei « non », ne « nē » et « nisi », et l'on a ne ip (dans des phrases conditionnelles), neip; ombr. neip, neip « non » et « neue », « neque ». — En grec et en arménien, *ne a même été remplacé par d'autres mots (v. aussi lat. haud). Le latin a formé un groupe plus expressif encore que tous ceux-ci : *ne-oinom (v. non) ; pour le type, cf. gr. oddév (gr. mod. δέν), et le plus ancien οὐδαμός, ainsi que v. h. a. nein, etc. - Le hittite a natta.

-ne: particule interrogative postposée au mot sur lequel porte l'interrogation et qui est le plus souvent

(mais non obligatoirement) en tête de la phrase. Peut être réduite à -n; ain, audin, uiden (avec abrègement jambique). Ne est la particule la plus fréquente et suppose généralement une réponse affirmative. On explique parfois ce -ne comme étant la négation ne employée dans une construction inversée marquant l'interrogation, avec le même sens que le fr. ne... pas dans « ne pois-tu pas? ». Mais ni num, ni an n'appartiennent au groupe de la négation; il y a d'autres hypothèses possibles pour expliquer -ne. Il y a des particules à n-initial qui n'ont rien de commun avec la négation, ainsi skr. ná « comme », lit. ne « comme », v. sl. ne-go « que », etc., et russe no, v. sl. nŭ « mais », etc. Dans l'Avesta, il y a une particule enclitique -na. D'autre part, -ně s'emploie dans la langue familière avec valeur affirmative (cf. nam), par exemple Plt., Mi. 309, hocine si miles sciat; cf. Lindsay, Synt. of Plant., p. 101; J. B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., 49-50; v. aussi Stolz-Hofmann, Lat. Gramm.⁵, p. 648. Cf., du reste, le në affirmatif.

nē

Ne s'ajoute à non pour former nonne « n'est-il pas vrai que » (cf. gr. ἄρά γε ού), qui implique toujours une réponse positive; necne, usité dans le second membre d'une interrogation double, généralement dans une phrase de style indirect. Nonne est déjà dans Plaute, cf. Lindsay, Synt. of Plaut., p. 104 et 129, mais seulement devant voyelle; cf. Lodge, Lex. Pl., 11, p. 131. La formation est la même que celle de anne. M. L. 5955.

C'est cette même particule qu'on a dans certains adverbes comme pone, superne, quandone, et sans doute dans denique, donicum.

nē: particule affirmative (identique au gr. νή; la forme nae, refaite sans doute sur val, n'est pas correcte. cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 28-29). S'emploie le plus souvent dans la langue de la conversation devant un pronom personnel, ne ego, ne tu, ne ille, presque toujours en tête de la phrase ou après une interjection edepol, medius fidius, hercle. Toutefois, après une phrase interrogative du type egone?, Plaute emploie l'ordre tune, en vue du jeu de mots, e. g. Capt. 857, Egone? — Tune, repris Epi. 575, Mil. 439 (ex coniectura), Mo. 995 (?), Persa 220, Sti. 633, Tri. 634. La quantité de ce *ne postposé ne se laisse ordinairement pas préciser; mais il est vraisemblable qu'il était long et se différenciait par là du -ne enclitique qu'on a dans la phrase du type hocine si miles sciat, Mi. 309, citée s. u. ně. Ne semble plus usité après Cicéron.

Comme beaucoup d'interjections, telles que age, apage, hercle, etc., pourrait être un emprunt de la langue familière au grec. Toutefois, on a vu ci-dessus l'enclitique -ne; et l'ē de ce nē comme du nē prohibitif peut résulter d'un allongement normal dans un monosyllabe

nebrundines : v. nefrendes.

nebula, -ae f. : brouillard, nuée. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5865. Désigne aussi une matière transparente : nebula linea, un « nuage de lin » (Publilius Syrus, ap. Petr. 55), une plaque de métal très mince (Mart. 8, 33, 3); de là le sens de « oublie » représenté dans certains dialectes romans. M. L. 5866; B. W. sous nielle II.

Dérivés : nebulōsus, M. L. 5867; nebulōsuās (Am) nebulō, -ās: obscurcir (tardif); nebulō, -ōnis m vit dans le brouillard, n. lūcifugus, Lucil. ap. Non 2, « esprit fumeux ou nuageux »; par suite « bons 2, « esprit lumeux ou nangelier est quam nebugien », — dictus est qui non pluris est quam nebugi rien », — dictus est que non per qualis sit, negun nebular aut qui non facile perspici possit qualis sit, negun nugator, P. F. 163, 2. Mot familier comme beauton de surnoms en -ō, -ōnis; peut-être rattaché à nebul par étymologie populaire. Dérivé : nebulor, ane άγρηστῶ (Gloss. Philox.).

αχρησιω (crossing annum of the set v. isl. niól « obscurité » et v. isl. niól » et v. isl avec -lo-, v. h. a. nebul (masculin) « brouillard », in (masculin, de *nebhlo-), gall. niwl (de *nebhlo-); y. P. dersen, γ. G. a. κ. οργ., skr. nábhah « nuage », gr. νέφος « nuage », γ. sl. neb (génitif nebese) « ciel ». Le hittite ainebes-, thème en avec le sens de « ciel », comme le slave. Lat. nimbin doit se rattacher à ce groupe, mais la forme fait dim culté; y a-t-il eu déformation sous l'influence de inhere - Sur lat. nūbēs, v. ce mot.

nec : v. ně 1. fin.

necerim: nec eum, F. 158, 1; P. F. 159, 1

necesse. necessum, necessus : formes employées avan les verbes sum, habeō, pour former des locutions du type necesse est, habeō « il est (« je tiens pour ») néces saire, inévitable, indispensable », qui marquent une cessité à laquelle il est impossible de se soustraire (si la différence avec oportet, v. ce mot), comme le gr. dy (toutefois, tandis que ἀνάγκη forme le plus souvent une phrase nominale, l'emploi de la copule est norma avec necesse; cf. IF 42, 76). La forme la plus usuelle et la seule qui soit classique, est necesse; necessum est archaïque ou archaïsant; necesus ese (l. necessus esse) est dans le SC. des Bacchanales; necessus fuit est lecon du Bembinus dans Tér., Eun. 998, confirmée par Donat « necessus nomen est » (les calliopiens ont necesse de même, dans Haut. 360, le Bembinus a ut sit neces sus, les calliopiens necesse; dans les textes, la distinct tion entre necessumst et necessust (comme opust) est plus souvent impossible (e. g. Lucr. 2, 725; 4, 1006) - Necesse, necessum sont traités comme étant le neutres d'adjectifs *necessis, *necessus; necessus esse rappelle opus esse, sur lequel il a peut-être été créé par analogie, comme necessum esse rappelle aequom esse. Un substantif necessis a été rétabli conjecturalement par Lachmann dans Lucrèce 6, 815, où il lit uis magna necessis « la grande force de la nécessité » au lieu di necesse des manuscrits. Cette conjecture, si incertaine qu'elle soit, a servi de base à l'étymologie qui voit dans necesse un ancien juxtaposé ne + un substantif *cessigni (de cēdo, dont la parenté avec necessis apparaissait défi aux anciens; cf., plus bas, le texte de Festus 158 19 sqq.) dont le premier sens aurait été « il n'y a pas moyen de reculer »; cf. l'adverbe recessim « à recul lons », de recēdo. Les groupes necessis est, necessen esse tendant à se réduire en necessest, necess'esse, la langue les aurait faussement analysés en un adjectif neutre necesse + est; de même, necessus représenterais ne + cessus (substantif verbal en -tu-, du même cedo) sur lequel se serait construit le neutre necessum (adjec-

mou necessus (substantif); cf. potest, sat est. D'autres in ou new not été proposées (cf., entre autres, Wacconflications on Proposes (Cl., entre autres, Wac-ponles Latins, necesse est un adjectif, comme le montre pour les Latins, necessităs, necessităde (cf.) la dényation de noise de neutro indétie uniquement dis jorus, jorus, jorus, comme n etait uniquement employé avec la valeur de neutre indéclinable, les autres employandiectif ont été récorrée emplois d'adjectif ont été réservés au dérivé :

emplois u aujourne : nécessaire, inévites au derive : necessarius); substantif necessārius, necessāria : proche mais non du même sang; diffère de consanguineus, mais gr. ἀναγκαῖος de συγγενής), puis « ami, amie omnie s. necessāria, -ōrum n. pl. « le nécessaire » (= τὰ munica : necessarium ait esse Opillus Aurelius in quo ion sil cessandum; aut sine quo uiui non possit; aut sine non bene uiuatur; aut quod non possit prohiberi quin ful. - Necessarii sunt, ut Gallus Aelius ait, qui aut agnati, aut adfines sunt, in quos necessaria officia con-Cognatur, praeter ceteros, F. 158, 19 sqq.

Comme on l'a vu plus haut, il existe de necesse deux sinstantifs dérivés : necessitās et necessitūdō, que la langue a différenciés, réservant plutôt le sens de « néressité » à necessitas et celui de « relations d'amitié ou de parenté » à necessitudo; on trouve même à l'époque impériale necessitudines avec le sens concret des « amis » lef. le fr. « relations »); cf. Gell. 13, 3, 1, plerique grammalicorum asseuerant necessitudinem et necessitatem mutare longe differreque, ideo quod necessitas sit uis quaeniam premens et cogens; necessitudo autem dicatur ius moddam et uinculum religiosae coniunctionis, idque unum solitarium significet. Enfin, dans les Didasc. Anost. et chez Fortunat apparaît un verbe necesso, -ās: rendre nécessaire.

Ouelques formes romanes, en partie de caractère savant. remontent à něcěsse, něcěssětas, něcěssaria; cf. M. 1. 5870-5872.

neclego (neg-) : v. lego.

neene : ou non : v. ne.

necnon: particule composée de deux négations, employée d'abord pour donner plus de force à une affirmation. Les deux négations sont encore souvent séparées dans la langue de Cicéron; à l'époque impériale, elles tendent à se souder, et le sens du composé ainsi formé s'affaiblit au point qu'il devient synonyme de quoque, etiam, e. g. Col. 8, 15, 6, gratissima est et esca panicum et milium, nec non hordeum. Cf. gr. οὐδὲ οὐ.

1000 : v. nex.

necto, -is, nexui (quelquefois nexi, les deux formes sont rares, nexum, nectere : enlacer; d'où lier, attacher, nouer. Synonyme de ligare, cf. F. 160, 14: nectere. ligare; P. F. 207, 21 : obnectere, obligare. Ancien, classique. S'emploie au sens propre comme au sens figuré. Mais le sens propre ne se trouve guère qu'en poésie. La prose connaît le mot surtout dans son sens figuré et juridique. Quelques rares traces de nexa demeurent dans les langues romanes, cf. M. L. 5902; mais partout nectere a été supplanté par ligare, nodare et leurs dérivės. Les grammairiens attribuent aussi aux antīquī un doublet avec l's du désidératif nexo, -is, ainsi Priscien, GLK II 469, 12, qui cite de Liv. Andr. (ap. W. Morel, Fragm., 22) nexebant multa inter se flexu nodorum du-

bio; cf. Acc., Trag. 130 R3, où neximus est attesté par le mètre. Mais la forme nexō, -ās (qui serait à nectō ce que amplexor est à amplector) également citée par Priscien paraît reposer sur une fausse lecture du vers de Virgile, Ae. 5, 279, où la véritable leçon est nixantem. De même, la forme de glossaire noxae : colligatae (cf. Lowe, Prodr. 371) doit être corrigée en nexae,

comme obnoxae d'Accius, Trag. 257, en obnexae. Dérivés et composés : nexus, -ūs m. : enlacement; lien, étreinte; se dit spécialement en droit, à côté de nexum (Lex XII Tab. 6, 1), pour désigner l'obligation per aes et libram, acte solennel de prêt, comprenant l'usage de la balance (lībra) et l'échange de paroles sacramentelles qui lient (nectō) le débiteur au créancier et qui sans doute se sont substituées à l'emploi d'un lien plus matériel; cf. uinculum iūris, obligatiosolūtio. Celui qui était ainsi engagé s'appelait nexus, cf. Varr., L. L. 7, 105; nexiō (tardif); nexilis (-litās) et nexālis; nexibilis; nexuōsus (tardif); nexābundē (id.).

adnecto (an-): attacher à, M. L. 480; annexus, -ūs m.: annexion (Tac.); annexio (bas latin): liaison; dans la langue de la grammaire, traduit ζεῦγμα « mauvaise coupe des mots »; circumnecto; conecto: attacher ensemble, συμπλέκω (cō- d'après cōniueō?), d'où conexum, -ī et conexio traduisant en logique συμπλοχή et συνημμένον άξίωμα; conexīnus (Gram.); in-, inter-, prō-, re-, sub-nectō. Pour obnoxius, v. ce mot.

Pour la formation, cf. plectō, en face de gr. πλέκω, et flecto, pectō. En considération du présent skr. náhyati « il attache », on est tenté de partir d'une racine *neg'h-. Mais, à part necto et nahyati, cette racine n'est appuyée par aucune forme. Or, en latin même, on a nodus à côté de necto et, en sanskrit, naddhah « attaché » à côté de náhyati. Ceci conduit à poser une racine *nedh-; et, en effet, l'irlandais a naidm « lien », etc. Comme skr. náhyati ne peut représenter phonétiquement un ancien *nadhyati, ce présent ne saurait s'expliquer que comme dénominatif d'un substantif *nah- issu de *nadh-; or, la racine ne fournit guère que ce présent, ce qui indique une origine dénominative. Il ne devait pas y avoir de présent ancien ; car l'irlandais n'a qu'un présent dérivé nascim « je lie » (bret. naska), sur lequel a été fait un parfait nenaisc. Un substantif skr. *nah- n'est pas attesté ; mais on a akṣā-náḥ-, upā-náḥ- « sandale », parī-náh-« ce qui enclôt » (pour lesquels les grammairiens enseignent les nominatifs upanat, parinat). Le vocalisme ō de nodus ne peut venir que d'un ancien thème radical athématique. Dès lors, un présent ancien n'ayant pas existé, necto serait une forme nouvelle créée d'après plecto et sur laquelle aurait été fait le perfectum. On peut se représenter, par exemple, qu'un ancien *nessus aurait été remplacé par nexus d'après plexus et que necto aurait été fait sur nexus. Tout ceci est hypothétique. Les formes germaniques sont difficiles à interpréter; elles supposeraient un élargissement -t- ou -dprécédé de sifflante, soit *ned-s-t : v. isl. nisti « agrafe », nista « agrafer »; v. isl. nesta « fixer » et v. h. a. nestilo « lien »; v. h. a. nusta « liaison »; cette dernière forme a le même vocalisme que irl. nascim; cf. v. h. a. nusca « agrafe ». Cf. lat. nassa?

nēdum : négation renforcée, qui surenchérit généralement sur une négation précédemment exprimée « à

plus forte raison ne pas; encore moins »; cf. uixdum, quidum, nondum. C'est là l'usage ancien (non dans Plaute, cf. Lindsay, Synt. of Pl., p. 102, qui emploie seulement nē, e. g. Amp. 330, qu'on retrouve dans Sall., Cat. 11, 8); cf. Tér., Hau. 454, satrapa si siet amator, numquam sufferre eius sumptus queat; | nedum tu possis. Ce n'est pas une négation « subordonnante »; mais, comme le mot exprime une impossibilité, il est souvent accompagné du subjonctif. Nēdum s'est ensuite employé sans négation précédemment exprimée, d'abord après des négations atténuées telles que aegrē, uix, cf. T.L. 24, 4, 1, puerum uixdum libertatem, nedum dominationem modice laturum; ou encore dans des phrases dont le sens, sinon la forme, était négatif, e. g. Cic., Fam. 7, 28, 1, erat enim multo domicilium huius urbis aptius humanitati tuae quam tota Peloponnesus, nedum Patrae (entendez « le Péloponèse ne te convenait pas, à plus forte raison, Patras »). Par là s'explique qu'à l'époque impériale nēdum, dont les éléments n'étaient plus séparés dans l'esprit du sujet parlant, ait perdu son caractère négatif pour devenir une particule de renforcement affirmative; e.g. T.-L. 7, 40, 3, Quintius quem armorum etiam pro patria satietas teneret, nedum aduersus patriam, où nēdum renchérit non plus sur non, mais sur etiam, et signifie « à plus forte raison ».

nefās : v. tās.

nefrendes: — arietes dixerunt, quod dentibus frendere non possint. Alii dicunt nefrendes infantes esse nondum frendentes, i. e. frangentes. Liuius (Trag. 38): « quem ego nefrendem alui, lacteam immulgens opem ». Sunt qui nefrendes testiculos dici putent, quos Lanuuini appellant nebrundines, Graeci νεφρούς, Praenestini nefrones, P. F. 157. 9

La glose confond deux mots distincts: 1º un adjectif nefrēns (nefrendis) qui signifie « sans dents, qui ne peut mordre encore », cf. Varr., R. R. 2, 4, 17, porci... amisso nomine lactantes dicuntur nefrendes, ab eo quod nondum fabam frendere possunt, i. e. frangere; et Gloss. Scal. V 605, 16, nefrenditium, annuale tributum quod certo tempore rustici dominis uel discipuli doctoribus afferre solent. dumtaxat sit carneum, ut porcellus; 2º un substantif désignant, dans certains parlers latins, « les reins ». cf. Fest, 342, 35, rienes quos nunc uocamus, antiqui nefrundines appellabant, quia Graeci νεφρούς eos uocant, dont l'é dénonce le caractère non romain. C'est de la confusion de netrones et de netrendes que résulte la glose de Fulgence, Expos. Serm. Antiq., p. 559, 32, coeperunt efferre porcum castratum quem nefrendem uocabant, i. e. quasi sine renibus.

Au sens de « reins », cf. gr. νεφρός « rein » et v. h. a. nioro, v. isl. nýra (même sens). Ce mot indo-européen n'a qu'une petite extension; lat. rēnēs n'a pas d'étymologie. La formation de nebrundinēs (nefrun-) rappelle celle de (h)arundō; nefrōnēs en face de gr. νεφροί a le même élargissement que cōleō en face de cōleus.

nefrones : v. nefrendes.

neglego : v. lego et nec-, neg-.

negō, -ās, -āul, -ātum, -āre (avec un participe negibundus de forme analogique (d'après queribundus?) dans P. F. 162, 11, negibundum antiqui pro negante dixerunt: 1º dire non, nier: opposé à aiō; par suite: refuser, se refuser; 2º nier l'existence de, ne pas reconnaître. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5876

Ancien, usuei. 1 ancients, per different parties et composés : negātiō (Cic.), -tor (Tert., per opposition à confessor, martyr), -trīx, -tōrius; negātius (tardif); negantia f. (Cic., Top. 14, 57); negātus, -ūs (tardif).

-ūs (tarai).
 negantinummius, « qui refuse de payer », Apul.,
 Met. 10, 21, 2, en antithèse avec poscinummius.
 negumō, -ās; dans P. F. 162, 5, negumate in carmine Cn. Marci uatis significat negate. Fait d'après autumō; negitō, -ās (fréquentatif familier, Pl1)

abnegō (non attesté avant Vg.): refuser, nier, dénier; usité surtout dans la langue de l'Église pour traduire ἀρνεῖσθει, ἀπαρνεῖσθει « refuser de reconnaître, renoncer à »; abnegātiō (bas latin): 1º dénigation; 2º terme de grammaire traduisant ἀπόφασις « négation »; abnegātītuus.

dēnegō: nier (sens rare); refuser; dénier, M. L. 2554; pernegō: nier ou refuser jusqu'au bout; subnegō (très rare: un exemple de Cic., Fam. 7, 19 init.); conservé en portugais, M. L. 8385); cf. aussi *renegō: renier, M. L. 7207, fait comme renuō; innegātus dveξάρνητος (langue ecclésiastique).

Dérivé d'une forme neg de la négation nec. Cf. ce mot sous ne. On a de même negotium et negleso.

negōtium, -I n.: quod non sit otium, P. F. 185, 5. Substantif tiré de phrases telles que mihi neg (ou nec?) ōtium [est]; cf. Plt., Poe. 858, fecero | quamquam haud otiumst: occupation, affaire; par suite « difficulté, embarras », et aussi dans la langue parlée, comme le gr. πρᾶγμα « chose, affaire », cf. Plt., Mo. 458, quid est negoti?, qui reprend en le renforçant un quid est précdent (cf. facinus, rēs, causa). S'emploie aussi par euphémisme pour désigner des choses ou des actes qu'on ne veut pas expressément nommer. Quelquefois, comme πρᾶγμα, s'applique à une personne (Cic., ad Quint. fr. 2, 11, 4). Ancien, usuel. M. L. 5881. Britt. neges (emprunt récent).

Dérivés: negōtior, -āris: faire des affaires, du commerce, trafiquer; negōtiātor, M. L. 5880, -trīs, -tiō, -tōrius; -tīuē adv. = ἐμποριχώς (Novell. Iustin.); negōtiāns m.: négociant; negōtiālis (opposê à iūridiciālis, Cic., de inu. 1, 11, 14; = πραγματικός, Quint. 3, 6, 58, rare et technique); negōtiōsus: qui a ou qui donne de l'occupation (= gr. ἄσχολος); negōtiosus tās = πολυπραγμοσύνη, Gell. 11, 16, 3; negōtiosus V. en dernier lieu Benveniste, Sur l'histoire du mot

V. en dernier heu Benveniste, sur l'histoire du moi lat. negōtium (Ann. d. Sc. Norm. Super. di Pisa, XX, I-II, p. 1-7), qui y voit une traduction du gr. doxola. Cf. m. h. a. unmuoze « manque de temps, occupation 1. V. nec.

negumo : v. negō.

nēmō, -inis (ō dans Hor., S. 1, 1, 1; ŏ dans Mart. 1; 40; Juv. 2, 83; 7, 17; pas de pluriel; le génitif d'ablatif sont évités par la langue classique, qui leur substitue les cas correspondants de nūllus; par contre, le datif est rare, mais classique, v. Neue-Wagener, Formenl., 3° éd., I 745, II 524 sqq.; sur les raisons de cette répartition, v. Wackernagel, Vorles., II 270 sqq. Certaines formes sont bannies de la poésie dactylique]; pas un homme, personne. L'étymologie *ne-hemō était

annue des anciens, cf. Fest. 158, 14, nemo compositum onnue compositum
idelur ex « ne » et « homo »; quod confirmatur magis quia in persona semper ponitur, nec pluraliter formari solet. quia intellegitur pro nullo. Comme homō, est encore, à que archaïque, employé en parlant de femmes. plt. (as. 182, uicinam neminem amo merito magis quam Mais le rapport avec homō s'est effacé au point que u. mand est souvent renforcé par homō dans la langue famihare (cf. le type au jour d'aujourd'hui) : Plt., Pe. 211. pero homo umquam arbitratust. Peut être également occompagné d'un indéfini : nēmō quisquam, nēmō ūnus. accien, usuel; mais tend à être remplacé par nullus. Angree qu'il n'était plus analysable en latin. Rare dans partie de la langues romanes (roumain, dialectes italiens). M. 1. 5886; remplacé par *necūnus, *ne ips'ūnus. V. ne et homo.

nempe: particule affirmative « certainement, sans doute, assurément ». Se place toujours en tête de la phrase, pour accompagner une affirmation, ou une interrogation dont la réponse est sûre. Comme scilicet, peut avoir une valeur ironique. Un doublet nemut est dans P. F. 159, 3, nemut, nisi etiam, uel nempe. Fréquent dans la langue parlée (Plt., comiques), où nempe est souvent réduit à nemp'. Attesté à toutes les époques. Non roman. Cf. enim (v. ce mot).

Pour le -pe final de nem-pe, quip-pe, cf. peut-être lit. kaī-p. Le p de osq. i-p «ibi » est ambigu; s'il repose sur kw., on pourrait songer à une origine dialectale? V. Meillet, MSL 20, 91.

nemus, -oris n.: bois (sacré); en particulier « bois sacré de la Diane d'Aricie »; de là Nemorēnsis, rēx Nemorēnsis. Attesté depuis Ennius. Terme surtout poétique et affectif; cf. P. F. 159, 2, nemora significant siluas amoenas. Déjà rapproché de gr. νέμη par Varr., L. L. 5, 36, haec etiam Graeci νέμη, nostri nemora; cf. Fest. 158, 2 sqq.

Dérivés et composés (tous poétiques ou de la prose impériale): nemorālis; nemorōsus (-a Zacynthos, Vg., Ae. 3, 270, traduisant l'homérique δλήσσα Ζάκυν- θος I, 9, 24); nemoreus (Ennod.); Nemestrīnus deus [Arn.]; nemoricultrix; nemoriuagus.

Le caractère religieux du mot a un parallèle en celtique : irl. nemed « sanctuaire » et gaul. νεμητον (peutêtre emprunté par le germanique : v. fris. nimidas « sacra siluārum »), Nemeto-dūrum, Medio-nemetum « sanctuaire du milieu »; le sens initial doit être « clairière où se célèbre un culte ». En grec, la forme correspondante, νέμος, n'a dans les textes que le sens de « bois »; car la seconde partie de la glose d'Hésychius : νέμος σύνδενδρος τόπος και νομήν έχων, και το γυναικείον αίδοῖον (cf. κήπος : hortus muliebris), και νάπος, και τό τοῦ ὀφθαλμοῦ χοῖλον doit être altérée. On ne saurait déterminer s'il y a un rapport avec le sens, aussi religieux, de skr. námah (thème en -es- comme nemus et νέμος) « inclination, hommage » = av. nəmō, en face de skr. namati, av. nomaiti « il se plie, il s'incline ». Cl. Benveniste, BSL 32, 79 sqq.

nemut : v. nempe.

nonia (nae-), -ae f. : est carmen quod in funere laudandi gratia cantatur ad tibiam, P. F. 157, 5; chant lunèbre, thrène et mélopée; incantation; chanson enfantine, et au pluriel « bagatelles, futilités » (cf. notre « chansons! »). Mot rare, de couleur populaire. Au premier sens se rattache sans doute le nom propre Nēnia, déesse des lamentations funèbres, conservé dans P. F. 157, 5: Neniae deae sacellum extra portam Viminalem fuerat dedicatum. Employé plaisamment par Plaute au sens de « fin » dans l'expression facere naeniam = f. finem. L'expression soricina nenia dans Plt., Ba. 889, est obscure.

Dérivés attestés dans les gloses : $n\bar{e}nior \ll u\bar{a}$ na loquor »; $n\bar{e}ni\bar{o}sus$ (ni-).

Peut-être forme à redoublement; en tout cas, mot expressif. Un emprunt n'est pas exclu. Cicéron le dérive de νηνία (Leg. 2, 24, 62), non attesté; mais le grec a νηνίατον « sorte de chant phrygien ».IV. en dernier lieu l'article de John L. Heller: Nenia « παίγνιον », dans Trans. of Amer. Philol. A°, LXXIV, 1943, p. 215-268.

neō, nēs, nēuī, nētum, nēre: filer; par extension, « tisser, entrelacer ». Attesté depuis Plaute (Mer. 519). N'a pas survécu dans les langues romanes, sans doute en raison de son caractère monosyllabique; a été remplacé par le dénominatif de filum, filāre.

Dérivés et composés : nēmen, -inis n. : fil, trame (très rare; un exemple dans une inscription et sans doute fait d'après stāmen; Tertullien, Marcien, le Digeste emploient la forme grecque νῆμα ou sa transcription; conservée en espagnol, cf. M. L. 5884); nētus, -ūs m. (Mart. Cap.); perneō : tisser jusqu'au bout (poétique; Mart., Sid.); reneō (id.).

Cf. irl. sni. « filer », etc. (v. les formes chez H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 663); gall. nyddu « filer », gr. Ivövrα (participe accusatif, Hes.), νην (pour *sn. initial, cf. hom. ἐύννητος) et νήθω, lette snāju, snāt « tordre de façon lâche, filer »; skr. snāyati « il vêt » n'est pas attesté dans les textes. En germanique, le sens est différent : v. h. a. nāan « coudre », got. nepla « aiguille ». Les formes nominales sont nombreuses et claires : irl. snāthe « fil », v. h. a. snuor « cordon » et got. snorjo « corbeille », skr. snāyu et snāyuḥ « lien, tendon ». Le latin a remplacé ce groupe nominal par filum (v. ce mot), ce qui a finalement entraîné la disparition de neō.

A côté de *snē-/*snō-, il existe des formes de type *sneu-, *senu-, dans skr. snāva « lien, tendon, cordon », av. snāvar (même sens), tokh. Β snāura « nerfs », gr. νεῦρον « fibre, corde, nerf », νευρά « corde d'arc », v. h. a. senawa « tendon » et v. isl. snūa « tordre, tortiller », v. sl. snujq, snovati « ourdir », lette snaujis « lacet, lacs ». — V. neruus.

nepa, -ae (nepās, -ae, Col.) m.: scorpion, animal et constellation. Mot africain d'après Festus, cf. P. F. 163, 12.

nepeta, -ae f.: cataire, herbe aux chats (Cels., Plin.); synonyme de menta montāna, καλαμίνθη δρεινή (Ps.-Diosc., Vind. 3, 35, p. 47, 17). Il est à noter qu'une ville d'Étrurie porte exactement le même nom. M. L. 5889. Germanique: ags. nepte, nefte.

nepōs, -ōtis m. (commun à l'époque archaïque; cf. Ennius, A. 55, Ilia dia nepos, sans doute d'après sacerdōs, custōs); neptis, -is f. (doublets vulgaires et tardifs lepos, leptis): petit-fils, petite-fille »; et « neveu, nièce ». Désigne, d'une manière plus générale, le « descendant »

(surtout au pluriel: magnanimos Remi nepotes, Cat. 58, 5); en arboriculture, le « rejeton » (Col.). A aussi le sens péjoratif de « dissipateur d'héritage, prodigue, débauché » (cf. Cic., Cat. 2, 4, 7); d'où sont issus, à l'époque impériale, nepōtor, -āris « faire le prodigue »; nepōtālis, nepōtātus, -ūs, -tiō; nepōtīnus (?); M. Niedermann compare notre « fils à papa ». Toutefois, ce glissement de sens, admis par les anciens (P. F. 163, 6), repose peutêtre sur une étymologie populaire. Peut-être y a-t-il eu deux mots différents à l'origine: le texte de Festus, malheureusement lacunaire, semble indiquer la provenance étrusque de nepōs « débauché »; cf. F. 162, 18 sqq.

Diminutifs: nepōtulus (Plt.), -a; nepōtellus; nepōtilla; nepticula; neptilla. Conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 5890, nepcs; 5893 a, neptis (rare, remplacé comme nurus, socrus par des formations féminines
en -a: nepta, nepōta; neptia; nepōtia, nepōticia, CIL V
4616, cf. M. L. 5891-5893). Composés: abnepōs, abneptis « arrière-petit-fils, petite-fille »; pronepōs (d'après
proauos, comme, inversement, ab-auos d'après ab-nepos?); proneptis; trinepōs comme tritauus.

Terme indo-européen désignant la parenté indirecte : descendant autre que le fils, donc petit-fils ou neveu (ou même descendant d'une sœur) : skr. nápāt (acc. nápātam), v. perse napā, av. napá (acc. napātam), gâth. nafšū (au locatif pluriel) avec un féminin skr. naptīh. av. napti-; v. lit. nepuotis, nepotis, avec un féminin nepte. — En germanique occidental, v. angl. nefa et v. h. a. nevo « neveu » et v. h. a. nift, niftila « nièce ». L'irlandais a nia (gen. niath) « fils de la sœur » et necht (cf. gall. nith) est glosé par lat. neptis. - Il y a un dérivé en *-iyo- dans gr. ἀνεψιός « fils de la sœur » et v. sl. netiji « neveu » (s. nëtjak « fils de la sœur »), av. naptua-« descendant », nava-naptya « neuvième génération », alb. mbese « nièce » (peut-être emprunté à un lat. *nepōtia?). — Lat. pronepōs est à rapprocher de skr. pranaptar- « arrière-petit-fils ». Emprunts étrusques nefts « nepos », prumts « pronepos ».

Neptūnus, -ī m.: Neptune; dieu marin. Usité de tout temps; conservé partiellement dans les langues romanes, avec un sens dérivé (fr. lutin); M. L. 5894. De là: neptūnius, -a, -um; neptūnia f.: nom d'une plante « mentha puleium » (Ps.-Apul., Herb. 57); Neptūnicola (Sil.); Neptūnālis, -lia, -icia.

Le rapport avec av. napta- « humide » est vague. Bien que la dérivation de Neptūnus ne s'explique pas par là, on ne peut s'empêcher de penser à l'importante figure religieuse indo-iranienne de véd. apám napāt, av. apam napā « descendant des eaux »; cf. fortūna à côté de fortuīus, en face de fors; le mot relèverait du vocabulaire religieux commun à l'indo-iranien et à l'italo-celtique. D'autre part, Neptūnus serait formé comme tribūnus et dominus s'il avait existé un *neptu- « substance humide ». Emprunt étrusque Neθuns? V. en dernier lieu Brandenstein, Frühgesch. u. Sprachwissens., 1948, p. 151.

nepus $(\bar{u}?)$: non purus, P. F. 163, 15. Si la glose est exacte, nepus pourrait être un ancien terme de rituel, issu de *ne + pūt-s, cf. skr. pūtah, d'une racine *pewe-/pū-, qu'on a dans pūrus. Le second terme du composé n'aurait pas de voyelle thématique, ce qui

représente l'état ancien ; cf. compos en face de postitue.

*nequālia (ē?) : dētrīmenta, F. 160, 2. Sans exemple. V. nex. Sans rapport avec nēquam.

nequam : mot invariable composé de la négation nēquam : mot invariante quam, cf. per-quam, cf. per-quam, quiet de la particule indennio qui per quam quam, l'indéfini pouvant s'employer ainsi avec tion, cf. neuter, etc., nequaquam, nequaquam. S'este ploye d'abord comme adverbe avec esse, comme de nihili esse a no ci male esse, avec le sens de nihili esse « ne rien valoirs cf. Plt., As. 178, quasi piscis itidemst amator lenae cf. Plt., As. 1/8, quase process quamst nisi recens. Est devenu une épithète opposit quamst nist recens. Est dovonis me esse nequam; frugī bonae: Plt., Ps. 468, cupis me esse nequam; la suit. ero frugi bonae; mais l'emploi adverbial a subsiste Plaute dans des locutions comme nēquam facere, pu Plaute dans des locations Tru. 161, expressions de l'actre, ple l'actr lesquelles Cicéron substitue à nequam son derive quiter, cf. Tu. 3, 17, 36, tur piter et nequiter facere. Comm quiter, Ci. 1 u. 3, 11, 33, 12, 30, 12 que frügī, nēquam a été muni d'un comparatif et d'un super latif nēquior, nēquissimus. Il en a été dérivé un advers nequiter et un substantif nequitia (-ties).

Sur nēquior, nēquissimus, la langue populaire a rehāļun positif nēquus attesté dans les gloses (cf. aussi nequo: ἀπὸ μηδενός) que confirment les représentant romans du mot, M. L. 5895. Cf. encore nēquula, deni nutiuum est a nequam, CGL V 524, 14; 573, 22, formation populaire en -a.

neque : v. ne.

- 438 -

nequeo : v. queo.

nēquāquam : d'aucune manière, nullement. Négation renforcée (cf. gr. οὐδαμῶς), à valeur affective, assą rare, mais attestée à toutes les époques.

nēquīquam: adverbe avec le sens de frustrā cel vain », composé de nē et de l'ancien ablatif en -i qu neutre de quisquam. N'a pas proprement de valeur ne gative; mais un souvenir de son origine persiste dau le fait qu'il n'est jamais employé avec une négation. Rare dans la bonne prose (deux exemples de Cessicontre dix de frūstrā), évité également par les juriste Comme nēquāquam, a disparu assez tôt de la prose impériale et n'a pas subsisté dans les langues romans

Nerō, -ōnis m.; Neriō, -ēnis f.: mots sabins, con servés à Rome en tant que noms propres, le premie comme cognōmen dans la gens Claudia, le second comme nom d'une vieille divinité guerrière, qui était la femme de Mars; cf. Plt., Tru. 515; Gell. 13, 23. Nerō est le synonyme de fortis (cf. Suét., Tib. 1, 2 et CGL II 13, 43, Nero: ἀνδρεῖος; IV 124, 22; V 468, 2. neriosui resistens, fortis]; nériō, de fortitūdō. Lydus, Mens. 4, 11 cite, en outre, une forme νερίκη, féminin d'un adjective le sens de ἀνδρία. La flexion alternante Nail-ēnis (cf. Aniō, -ēnis) a été altérée de diverses façou pour en faire disparaître le caractère anomal. Nerō et une formation en -ō(n) du type capitō, etc., indiquant qualité portée à un haut degré.

Dérivés : Nerōnius (-neus), -niānus, -nēnsis.

L'indo-européen avait, pour désigner l'homme malle designait purement tous en face de paux et laurus. Ces inversio et simplement, *wiro- (v. lat. uir), l'autre qui le désignait purement et laurus. Ces inversio et simplement, *wiro- (v. lat. uir), l'autre qui le désignait purement et laurus. Ces inversio et simplement, *wiro- (v. lat. uir), l'autre qui le désignait purement et la laurus en face de paux et la laurus en face de paux

all en évoquant sa qualité, *ner-. Le latin de Rome fall en évoquant sa qualité, *ner-. Le latin de Rome fall en de que uir, d'où il a tiré uirtūs, alors que le celle faid nert, gall. nerth « force », suivant la valeur ide à irl. nert, cf. gr. ἡνορέη; skr. sūnἀταḥ signifie ide de cette valeur indo-européenne. Le mot *ner-avrenir de principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs, optimātēs », à côté de uiro « uirōs »; la nel é principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro entre entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. ner « principēs » et uiro diffence de sens entre ombr. n

L'osco-ombrien *nertro- α sinister » est généralement nttaché au gr. νέρτερος α inférieur », mais peut s'expliquer, comme un euphémisme, par la racine *ner- et designer α la main forte »; cf. ἀριστερά.!

neruus, -I m.: 1° tendon, ligament, nerf; au pluriel nerū « muscles, nerfs »: nerui quos τένοντας Graeci appellant, Cels. 8, 1; et aussi « membrum uirīle », d'où (lorce, virilité »; 2° tout objet fait de tendons: corde d'arc, d'instrument de musique; instrument de supplice gryant à entraver les criminels (d'abord fait de cordes, puis de chaînes de fer]: neruum appellamus etiam ferneum uinculum quo pedes uel etiam ceruices inpediuntur, p.F.161, 12. Tous ces sens se retrouvent dans gr. νεῦρον et ont pu lui être empruntés, au moins partiellement. Ancien (Loi des XII Tab.), usuel. M. L. 5898.

Dérivés et composés : neruia, -ōrum n. (sur l'origine, v. Niedermann, N. Jahrb. f. kl. Alt. 29, 235) et neruiae f. : cordes d'un instrument de musique; neris = gr. νευρίον et νευρία (Sept.); cf. M. L. 5897, něruium. Les formes romanes se partagent entre neruus et neruius, v. B. W. nerf; neruulus, -ī m.; neruālis (n. herba, Scrib. Larg., « plantain », cf. τὸ πλύνευρον, το νευροειδές, Diosc. 4, 16); neruicus (Vitr.); neruiceus (Vulg.); neruīnus (Vég.); neruosus (seul classique et usité) : tendineux, plein de nerfs ; et vigoureux, musclé; d'où neruose; neruositas; neruicosus (Gloss.), contamination de neruicus et neruosus; ēneruis (-uus) et ēneruō, -ās avec ses dérivés; inneruis (= ἀνευρος); subneruō (tardif) : couper les jarrets, trad. de νευροχοπεῖν. Cf. aussi sans doute Nerua, prénom de type populaire (= gr. νευρά); Neruoliria (fâbula), titre d'une comédie perdue de Plaute. Le sens et l'aspect général du mot indiquent un rap-Michement avec gr. νεύρον, νευρά et avec av. snāvara (7. sous neō) ; le sens explique que le genre « animé » ait the admis. La forme gr. νευρο- est ce que l'on attend; mais, si un ø consonne a été rétabli par quelque ana- \log ie, en partie parce que le radical est $snar{e}$ -, avec $ar{e}$, il ^lpu y avoir un *snēwro- qui, dans la langue populaire, tha été inversé en *nerwo-; cf. aluus en face de αὐλός, Muus en face de paucus et celt. *tarwo- en face de at taurus. Ces inversions semblent être le fait du vonespula: v. mespilum.

nēue, **neu** : négation composée « et ne pas ». Généralement employée après un ut ou un $n\bar{e}$ précédent, dans des propositions prohibitives au subjonctif ou à l'impératif. De $n\bar{e} + ue$; cf. $s\bar{i}ue$, seu. On trouve aussi dans l'ancienne langue $n\bar{i}ue$, de même que l'osque et l'ombrien ont nei-p « $n\bar{e}ue$ ».

neuter, -tra, -trum: aucun des deux, ni l'un ni l'autre; οὐδέτερος. Dans la langue de la grammaire, « neutre », neutra nōmina, traduction du gr. οὐδέτερα; de là, à l'époque impériale, neutrālis, neutrāliter, termes savants passés en celtique: irl. neutur, britt. neodr. Ancien, usuel; mais manque dans les auteurs vulgaires de basse époque, qui lui substituent nūllus. Non roman. De ne + uter; encore trisyllabique dans Plaute. Un doublet necuter est également attesté; cf. neque ūnus, dans M. L. 5896.

Composé: neutrubi (rare): ni dans un endroit, ni dans l'autre. Pour l'union de ne avec un indéfini, cf. nequis, neutiquam.

L'e subsiste dans neuter, neutiquam, à la différence de nūllus, etc., parce que, devant l'u de uter, uti-, il a dû persister pendant un temps une trace du qu- de quis etc.; v. sous uter, ut, etc. L'h de hemō n'a pas eu la même acticn dans nēmō. L'indéfini peut s'employer avec négation, comme on a en slave ni-kŭto « personne », ni-čī « rien », etc.

ne-utiquam : nullement (cf. nēquāquam). Surtout archaïque. N'est plus attesté après Tite-Live. — V. neuter.

nex, necis f. : mort (donnée, violente, cf. Cic., Mil. 4, 10), meurtre; par opposition à mors; le sens de « mort naturelle » n'apparaît qu'à l'époque impériale. Mot racine désignant une activité (par opposition à mors, qui désigne plutôt un état); de là le genre animé et féminin (comme lux, prex, etc.). D'après Festus, nex désignerait spécialement la mort donnée sans blessure (pour différencier le mot de caedes) : neci datus proprie dicitur qui sine uolnere interfectus est, ut ueneno aut fame, F. 158, 17; occisum a necato distingui quidam, quod alterum a caedendo atque ictu fieri dicunt, alterum sine ictu, F. 190, 5. Cette restriction de sens n'apparaît pas dans les textes; cf., par exemple, Enn. ap. Cic., de Or. 3, 58, 218, mater terribilem minatur uitae cruciatum et necem, etc. Mais on rapprochera le sens roman « noyer » de necare. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens; cf. M.

Dérivés et composés: necō, -ās, necāuī, necātum (et necuī, sans doute d'après nectus, cf. ēnectus, formé directement sur la racine *nek-; ēnecium, Gloss.): tuer, mettre à mort. Ancien, usuel. Panroman; le verbe s'y est spécialisé dans le sens de « faire périr par l'eau, noyer », cf. M. L. 5869; B. W. s. u.; sens vers lequel acheminent des emplois comme ore necaturas accipiemus aquas, Ov., Tr. I 2, 36; salsi imbres necant frumenta, Plin. 31, 52; aquae flammas necant, id. 31, 2. L'évolution est achevée dans Sulp. Sev., Hist. 1, deducti ad torrentem necati sunt. Cf. Bonnet, Le lat. de Grég. de Tours, p. 286. Tardifs: necātor,

noceō

-trīx. Sur necātiō et ēnec(ā)tiō, v. Isid., Or. 5, 26, 17. ēnecō (-nicō): M. L. 2873 (sur ēnecō « noyer », v. Thes. V 2, 563, 12 sqq.); internecō: tuer jusqu'au dernier (conservé dans les dialectes italiens, M. L. 4493): internecatis hostibus (Plt.); pour le préfixe, cf. intereō, interficiō; internecīda (Isid.); de là internecīd (-cium n.): massacre; puis, avec idée de réciprocité développée par inter, « massacre mutuel »; interniciēs (-ne-); internecīuus; pernecō (St Aug.); perniciēs, -ei f.: meurtre, massacre, et simplement « perte, ruine ». De perniciēs: perniciōsus (classique); perniciālis, perniciābilis (rares et non classiques, cf. exitäbilis).

dēnicālis, adjectif usité seulement au pluriel dēnicālēs f. (scil. fēriae) ou dēnicālia: Cic., Leg. 2, 55, ... denicales, quae a nece appellatae sunt, quia residentur mortuis, et P. F. 61, 23, denicales feriae colebantur, cum hominis mortui causa familia purgabatur. Graeci enim véxuv mortuum dicunt. Formation obscure: dérivé de dē nece? Cf. parentālis, lustrālis.

noceo, -es, -ui, -itum, -ere (une forme en -s-, noxit chez les archaïques, cf. Lex XII Tab. 12 2 a; ne boa noxit, Lucil.) : causatif en -eye/o- avec vocalisme o de la racine *nek- dont le sens était d'abord « causer la mort de, préparer la mort à » (de là la construction avec le datif), cf. encore Cic., Caec. 21, 60, arma alia ad tegendum, alia ad nocendum; Luc. 8, 305, uolnera parua nocent (« causent la mort »), et s'est affaibli au point de ne plus être dans la langue courante que « nuire [à] », le sens de « tuer » ayant été réservé entre autres au dénominatif de nex, necare. Ancien, usuel et classique dans ce sens. Panroman, sauf roumain. M. L. 5938 et B. W. s. u. De nocēns « qui nuit à, coupable »: innocēns « incapable de nuire, innocent » et nocentia (Tert.), reformé sans doute sur innocentia, qui est classique; nocuus, innocuus, qui se substitue dans la poésie dactylique à l'amétrique innocēns et pénètre dans la prose impériale. M. L. 444 : celtique : irl. ennac: nocīuus (depuis Phèdre).

Tardiís : nocibilis, -bilitās ; nocumentum = βλάδη ; renoceō = ἀνταδικῶ (Didasc. Apost.).

noxal: faute, dommage causé; cf. la formule du fétial dans T.L. 9, 10, 9, ob eam rem noxam nocuerunt; et Dig. 50, 16, 238, § 3, noxae appellatione omne delictum continetur. Puis, à l'époque impériale, le sens de « faute » ayant été réservé à noxia, noxa a désigné le « coupable », et aussi le « châtiment »: cf. Just., Inst. 4, 8, 1, noxa est corpus quod nocuit, i. e. seruus; noxia ipsum maleficium, ueluti furtum, damnum, rapina, iniuria, et Fest. 180, 25, noxia, ut Ser. Sulpicius Rufus ait, damnum significat in XII. Apud poetas autem et oratores ponitur pro culpa; at noxa peccatum, aut pro peccato poenam.

De noxa dérivent noxius (pour la formation, cf. anxius) « qui fait le mal, coupable », d'où noxia f. (scil. causa), qui s'est confondu avec noxa; noxia avec le sens de « dommage » est déjà dans la loi des XII Tables, 12, 2 a : si seruos furtum faxit noxiamue noxit, cf. Fest. 180, 25; Pline et Térence emploient noxia, non noxa; noxailis, -e (terme de droit : n. actiō); noxitūdō (Acc.). De noxius : noxiālis (Prud.), noxietās (Tert.); noxiōsus;

innoxius (cf. aussi innox, Isid., Or. 10, 125, et Inac. refait sur noxa): qui ne fait pas de mal, innocent, qui es », cf. Sall., Ca. 39, 2 et 40. Joint par Plaute à inc. cēns, Cap. 665.

Pour obnoxius, v. ce mot.

Le nom radical nex n'a pas de correspondant sûr lon du latin; gr. νέκες νεκροί (Hés.) est surprenant du latin; gr. veces καρ « engourdissement léthargique » est dérivé de * nel ainsi que νέκας « monceau de cadavres » et νας « mort » (adjectif). Per-niciës, inter-niciës sont des des vés de thèmes radicaux comme prō-gen-iēs, spec-iēs, en vés de themes raureaux commo provincia, etc. Le gr. νέχῦς « mort, cadavre » a un correspondant dans av. nasuš « cadavre »; cf. lat. nequālia (que, toutelas certains dérivent de nequam). Lat. e-nectus est à la procher de skr. nastáh, av. nastō « péri ». La racina m fournissait pas de présent thématique; le présent ind iranien est skr. nácyati = av. nasyeiti « il périt, il di paraît ». Skr. nāçayáti « il fait périr » est formé com lat. noceō; cf. v. perse nāθaya-. Le causatif noceō substantif de type désidératif noxa et nequalia offini un affaiblissement de sens qui ne s'observe ni en inda iranien ni en grec; mais cf. tohk. B naksentr blament ». — Si l'on peut admettre une forme *nku côté de *nek'ū, on rapproche irl. éc « mort », gall. angles (même sens). Cf., enfin, v. isl. Nehalennia « déesse la mort » et Nagl-far « [bateau] des morts ». Sur ob noxius. v. une réserve sous ce mot.

nī: v. ne, 5°.

*nibulus: vautour (CGL V 570, 2, nibuli id est au Sans autre exemple, mais confirmé par le témoigne des langues romanes; cf. ital. nibbio, v. fr. nible, id. M. L. 5904. Comme l'a vu M. Niedermann, Contibutions à la crit. et à l'explic. des gloses lat. (Neuchlie 1905), p. 32, nibulus, dont existe un doublet nibuglosé miluus, CGL V 468, 8, est une forme dissimile miluus (prononcé milbus); cf. nèfle en face de mapila et nappe de mappa.

nictiō, -Is, -Ire: -it canis in odorandis ferarum ungis, leuiter ganniens... unde ipsa gannitio, F. 184, 3. Mitechnique. Un exemple d'Ennius, A. 342. Les glossofinicto: latro; mais nictō est invraisemblable, tous le verbes indiquant un cri étant en -iō. Peut-être y aid là confusion de nictiō et nictō.

nicto, - as, -are (nictor, -aris) : cligner des yeux; gnoter. A pour synonyme rustique cenno; cf. Coll 621, 39, nicto est quod rustice dicitur cenno. Fréquental intensif d'un simple disparu, dont le substantif verb nictus est encore attesté (Caecil., Laber.); cf. coniued nītor. D'après Festus, 182, 30, le verbe se serait ployé à l'origine dans le sens de « s'appuyer » : nicht et oculorum et aliorum membrorum nisu saepe aligu conari, dictum est ab antiquis, ut Lucretius in lib. II (6, 836) : « hic ubi nexari (nixari codd. Lucr.) nequell insistereque alis ». Caecilius in Hymnide (72) : « gar sine dentes iactent, sine nictentur perticis. » Nouius Macco Copone (47) : « actutum scibis cum in neruo il tabere ». Vnde quidam nictationem, quidam nictum Caecilius in Pugile (193) : « tum inter laudandum hu timidum tremulis palpebris percutere nictu : hic gaude et mirarier ». Ancien; non roman.

périvé : nictātiō (Plin.). Composé : adnictō (Nae-

VIUP V. côniueō. Il est curieux que le slave ait un groupe v. côniueō. Il est curieux que le slave ait un groupe printe « nictāre », avec m- initial (v. Trautmann, pal. sl. Wört., p. 174), aussi M. Benveniste, BSL 1937, pal. sl. Wört. p. 174), aussi M. Benveniste, BSL 1937, pal. sl. p. 280, dérive-t-il nictō de *mictō, itératif issu sl. p. 280, dérive-t-il nictō de *mictō, itératif issu sl. p. 280, derive-t-il nictō de *mictō.

nictus, üs m. : v. le précédent.

nideō : v. renīdeō.

ndor, -ōris m.: fumet, odeur qui s'échappe d'un bjet qui cuit ou qui brûle, graillon. Ancien (Plt.); technique. M. L. 5912.

Dérivés tərdifs : nīdōrōsus (Tert.); nīdōrō (Not.

Cl. att. χνῖσα, hom. χνῖση « odeur de graisse brûlée », isl. hniss n. « vapeur de la cuisson » ;

nidus, -I m.: nid, nichée. Ancien, usuel. Panroman, sulf roumain. M. L. 5913.

périvés et composés : nīdulus, diminutif de tendresse, d'où nīdulor, -āris; nīdāmentum (d'un *nīdō, non attesté, remplacé par nīdulor et nīdificō); nīdificus, -ficium (Apul., d'après aedificium), -ficō, M. L. 5911 (mais le fr. nīcher s'explique mieux par *nīdicāre). Cf. aussi M. L. 5910, nīdiculāre; 5908, *nīdāz « niais ».

Mot indo-européen *ni-zdo-, dont le premier terme est le préverbe ni- et le second une forme à vocalisme tiéro de la famille de sedeō. Au sens de « nid », on a de même irl. net (irl. mod. nead), v. h. a. nest, et, avec des altérations sans doute voulues, lit. lizdas, v. sl. gnēzdo [neutre]; le sens général de « lieu où l'on s'établit » apparaît dans arm. nist et skr. nīddh. En tant que préverbe, *ni, indiquant mouvement de haut en bas, existe en indo-iranien et en arménien; la racine *sed- y était souvent jointe : skr. ni-sīdati « il s'assied », av. nišhi-taiti, v. perse niy-ašādayam « j'ai établi », arm. n-stim « je m'assieds ». De *ni- le slave et le germanique n'ont gardé que des dérivés : v. sl. nicī « penché en avant », nitā « en bas », v. h. a. nidar « vers le bas », ¶

niger (-grus, Orib. 495, 22), -gra, -grum: noir. S'oppose à albus, candidus. Au sens moral « funèbre, qui évoque une idée de mort ou de malheur»; s'emploie en parlant du caractère, comme le gr. μέλας; cf. Cic., Cacc. 27; Hor., S. 1, 4, 85 (par opposition à candidus). Sur la nuance de sens qui le sépare de āter, v. ce mot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5917.

Dérivés et composés: nigror m. (poétique); nigrēdō f. (postclassique); nigritia (-tiēs) f. (Plim., Cels.), M. L. 5921; nigritidō (Plin.); nigraster (Firm.); nigellus, d'où nigella « nielle, nigelle » (Gloss.), M. L. 5915 et 5916; Nigelliō; nigridius (Not. Tir.); nigricolor = μκλάγχροος), et les composés tardifs et artificiels nigri-formis, nigro-gemmeus, -rubēns; les surnoms Nigrīna; nigrō, -ās: noircir (transitif et absolu); nigreō; nigrēscō, -is, M. L. 5919; nigricō, M. L. 5920; nigrificō, -ās; nigrē-faciō, -fiō (tardifs); dēnigrō, -ās (intensif; cf. gr. ἀπομελαίνω; sens propre et figuré: d. honorem famamque, Firmicus, Math. 5, 10 fin); dēnigrēscō et innigrō, innigrēscō (tardifs); internigrāns (Stace); per-, sub-niger.

Étymologie inconnue. Du reste, il n'y a pas d'adjectif indo-européen commun attesté pour « noir ».

nihil (nīl), nihilum : v. hīlum. M. L. 5922 a.

nimbus, -I m.: nuage chargé de pluie; pluie; puis « nuage, nuée » en général, et spécialement « nuage doré qui enveloppe les dieux, nimbe, auréole » : proprie nimbus est qui deorum uel imperantium capita quasi clara nebula ambire fingitur, Serv., Ae. 3, 585. Au sens figuré « pluie » (de traits, tombant dru comme la pluie, puis s'est dit de toute espèce d'objets), n. tēlērum, peditum, etc. Ancien, surtout poétique. Conservé en italien. M. L. 5924. Irl. nimb.

Dérivés et composés : nimbōsus; nimbātus (Plt.); nimbifer, -uomus.

V. nebula et nūbēs.

nīmīrum : v. nī et mīrus.

nimis adv. : très, trop. D'abord employé avec la valeur d'un superlatif, sens encore usuel chez les auteurs archaïques et dans la langue familière ; cf. Plt., Mo. 511, nimis quam formido; Enn. ap. Cic., Fin. 2, 13, 41, nimium boni est cui nil est [in diem] mali, où nimium boni traduit κεΐνος ολδιώτατος d'Eurip., Hec. 2; hominem nimium lepidum et nimia pulchritudine, Plt., Mi. 998; de même, nimio devant un comparatif a encore le sens de multo comme nimis, nimium (ce dernier rare à l'époque classique) = multum dans nimis quam, nimium quantum. Nimis s'est ensuite spécialisé dans le sens de « trop » (comme gr. ἄγαν, λίαν), qui est le plus fréquent, souvent avec une negation non, haud nimis. Ancien, usuel; toutefois, à basse époque, dans la langue populaire, reparaît le sens de « beaucoup, très »; cf., par exemple, Vulg., Ezech. 37, 10, exercitus nimis grandis ualde (= πολλή σφόδρα). Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 5925, mais a subi la concurrence d'une forme nouvelle *troppus. M. L. 8938; B. W. sous trop. Composé : praenimis (Gell.).

Dérivés: nimius; d'où nimium n.: excès (opposé à parum); nimietas (époque impériale), cf. satietas; adv. nimiē (tardif); nimiopere (Cic.), cf. magnopere; praenimis, -mium (Gell., Charis.).

L'hypothèse d'un *ne-mis > nimis, avec le sens de « pas plus petit », cf. le groupe de minus (osq. mins), est aventurée. On n'en a, du reste, pas de meilleure.

ninguis; ninguit: v. nix.

ningulus: « nūllus », dans Fest. 184, 17, qui cite des exemples d'Ennius (A. 130) et du devin Marcius (2). Formation analogique d'après singulus; non attestée en dehors de ces deux exemples.

*ninnium?: mot de forme et de sens incertains (les manuscrits palatins ont nimium) qu'on lit dans l'Ambrosianus de Plaute, Poe. 371. Rappelle par l'aspect certains mots enfantins du type grec vivvov « poupée », etc., dont le sens, du reste, ne convient pas au passage de Plaute. V. Walde-Hofmann, Lat. Etym. Wört., s. u. 1

nisi (nisei, SC Bac.; nise, Lex Rubria; nesi (?), Festus 164, 1): particule de sens conditionnel composée de $n\ddot{s} + s\ddot{\imath}$ abrégé par l'effet de la loi des mots iambiques, « non pas si; à moins que... ne; sauf le cas

οŭ »; et par suite « si... ne... pas », cf. gr. εἰ μλ, ἐὰν μλ. Ni-, toujours scandé bref dans Plaute, cf. Lindsay, Early lat. verse 208, ne peut résulter d'un abrègement de nī malgré l'osque nei suae « nī sī », à moins d'admettre un abrègement proelitique, comme dans siquidem. Dans l'usage familier, la valeur de -si dans nisi s'est oblitérée et nisi n'a plus qu'un sens restrictif et équivaut à « seulement, sauf, sinon »; de là l'emploi de non nisi « non pas... si ce n'est » qu'on trouve accompagnant un ablatif absolu, de nisi ut, nisi quod, nisi quia; ou de nisi après nihil, nihil aliud, non aliter, où il joue le rôle de quam, et même quelquefois sans qu'une négation soit précédemment exprimée, e. g. Sall., lug. 75, 3. La condition s'est alors exprimée par un si surajouté : nisi sī (fréquent dans Plaute, par exemple Am. 825, Cap. 530, Cu. 51, etc.). Le même fait s'est produit pour quasi renforcé en quasi si et, en grec, pour εί μη εί. Inversement, comme on l'a vu. nī a pris le sens de nisi. Etsī, etiamsī sont, au contraire, restés inchangés, Ancien, usuel, Non roman,

nītēla (nītella), -ae f.: lérot; écureuil; mulot (Plin., Mart.). M. L. 5927.

Dérivé: nītēdula: même sens (Cic.). La forme nītēl(l]īnus, dans Pline 16, 177, doit sans doute se lire uītellīnus « jaune d'œuf » (André).

Cf. mustēla. — Nītēdula rappelle pour la forme fīcēdula.

niteō, -ēs, -uī, -ēre: briller, être luisant, éclatant. Se dit souvent de l'éclat de la santé, de la propreté, de l'embonpoint, de l'aspect riant ou plaisant d'un corps ou d'un objet, maison, paysage, etc. Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés: nitor, -ōris m.: brillant, éclat (sens physique et moral); conservé en campidanien, M. L. 5930; nitēla (Apul.. cf. candēla); nitidus, M. L. 5929; B. W. sous net; nitiditās (Acc.); nitidiusculus (Ptl.); nitidulus (Sulp. Sév.); nitidō, -ās (remplacé dans les langues romanes par *nitidiāre, M. L. 5928), qui a dējà le sens de « nettoyer » dans Enn. ap. Non. 144, 12, eunt ad fontem, nitidant corpora; nitēscō, -is (dējà dans Enn.); ēnitēscō, d'où ēnitēō; inter-, per-, prae-, re-nitēō (tardif); nitefaciō (Gell.).

Irl. niam « éclat » ferait penser à une racine *nei« briller » qu'on retrouve peut-être dans renīdeō (avec un morphème de présent d ou dh); niteō serait bâti sur un adjectif *nītos, comme fateor; sur le groupe en celtique, cf. Vendryes, Rev. celt., 46, 245-267. Hypothèse incertaine.

nītor (ancien gnītor; la gutturale initiale est conservée dans P. F. 85, 21, gnitor et gnizus a gen[er]ibus prisci dixerunt), -eris, nīxus, puis nīsus, sum, nītī: s'appuyer sur (sens physique et moral), se pencher avec effort, d'où « faire effort, s'efforcer (nītibundus, Gell.) », « être en travail » (d'une femme qui accouche). Le participe ancien est nīxus, la racine présentant, en effet, une gutturale *kneigh**e.; cf. cōnīucō et nictō. Gette gutturale est conservée dans nixi di: appellantur tria signa in Capitolio ante cellam Mineruae genibus nixa, uelut praesidentes parientium nizibus, F. 182, 23, et Ov., M. 9, 294, Magno Lucinam Nixosque patres clamore uocabant. La forme récente nīsus est analogique de ūtor/ūsus; elle

résulte de ce que le sentiment de l'existence de la gui,

Dérivés et composés : nīxus, -ūs m. : travail de l'accouchement, le sens de « appui, effort » s'exprimant plutôt par nīsus; ēnītor, ēnīxus : accoucher, enfanter; nīxuriō, -īs, glosé φιλοτοκέω (Gl. Philox) en dehors du sens plus large que lui donne Nigdius ap. Non. 144, 19, -it qui niti uolt et in conatu saepius aliqua re perpellitur. Ancien, usuel et classique. Non roman. Sur nixa « coccymela », v. Isid., Or. 17, 7, 10. nīxor, -āris (poétique, Lucr., Vg.), intensit de nītor; ad-, cō- (v. cōnor), ē-, in-, ob-, re- (langue imperiale = resistō, aduersor), sub-nītor; praenīsus (Gl.)

nitrum, -ī n. : nitre. Emprunt latinisé au gr. virçov, lui-même emprunté à l'égyptien. Dérivés latins : nitra f. : nitratus, nitreus, nitrosus.

nix (niuis, Orib.), niuis (i) f.: neige. Ancien, usuel, Panroman. M. L. 5936.

nīuit (ī): ap. Pac., Paul. 4 (Non. 507, 29), sagittu niuit, plumbo et saxis grandinat « il neige ». Fréquentatif: niuitor: χιονίζομαι (Gl.). Remplacé dans les langues romanes par *niuāre, M. L. 5930 b, et *niuicāre (-gā-), M. L. 5934; B. W. neiger.

Dérivés et composés: niuālis: de neige; niuārius, usité surtout dans niuārium cōlum, niuārius saccus « filtre à neige »; M. L. 5931, niuāria; niuātus: -a aqua; niueus, cf. M. L. 8386, subniueus; niuāsus: neigeux, M. L. 5935; niuēscō, -is (tardif): devenir blanc de neige; niuifer (Salu., G. D. 6, 2).

A côté de nix, nīuit existent des formes à infixe nasal : ninguit (cf. ombr. ninctu « ninguitō »), ninxit, qui a supplanté nīuit et a subsisté dans certains dialectes romans, M. L. 5926; ninguis, -is f. (Lucil., Lucr.); ninguidus; ningor (Apul.) : chute de neige.

Une trace du thème racine de nix, nom d'action féminin, se retrouve dans l'accusatif viçac chez Hésiode. (à côté de hom. νιφάς « neige», νιφόεις « neigeux»; le grec ayant pour la « neige» d'ordinaire χιών répondant à arm. jiωn), cf. sans doute gall. nyf « neige» (v. J. Loth, Mél. L. Havet, p. 237), tandis qu'il y a unthème en -o- masculin dans deux groupes voisins : got. snaiws, lit. sniēgas, v. pruss. snaygis, v. sl. snēgū.

Le type thématique de présent v. lat. nīuit se retrouve exactement dans av. snaēžaiti « il neige » (mais le nom iranien de la « neige », av. vafra-, est isolé), gr. vefer, v. h. a. snīwit, lit. orient. sniēga; il représente sans doute un ancien athématique, car l'irlandais a le vocalisme radical zéro dans snigid « il neige » (et « il pleut »).

La forme à infixe nasal ninguit ne se retrouve que dans un groupe où, comme en latin, ce type s'est particulièrement développé, en baltique : lit. sniñga cil neige », inf. snigti.

nixa, -ae f.: coccymela quam Latini ob colorem prunum uocant, alii a multitudine enixi fructus nixam appellant, Isid. 17, 7, 10. Sans doute corruption tardire te populaire de myxa, v. Sofer, p. 100. Passé en arabé marocain: nis « abricot ». V. André, Lex., s. u.

nō, nās, nāuī, nāre: nager, flotter (sens physique et moral). Attesté depuis Ennius. — Nō, en raison de son caractère monosyllabique, a tendu à être remplacé

par nătăre bâti sur un adjectif *năto-s (cf. fateor) et confondu avec les fréquentatifs par les Latins, d'où la définition: natare: saepius nare, ut dictitare, factitare, f. 168, 2. Nătāre apparaît dès Ennius et devient de plus en plus fréquent sous l'Empire. Lucrèce dit nant puls les écrivains qui le suivent natant oculi (e. g. Ov., f. 6, 673; Quint. 4, 3, 76). Natāre seul est représenté dans les langues romanes (avec une variante obscure tantāre). M. L. 5846; B. W. nager.

Penatāre dérivent: natātor (M. L. 5847); -tiō, -tilis, -ticius, -tōrius, d'où natātōrium n. et natātōria f. « emplacement pour nager »; innātōria « piscine » (Ital.) doit provenir d'une haplologie; natātūra (Głoss.); natātus, -ūs (poétique, époque impériale); natābulum; natābilis; natābundus. De nāre il ne semble pas qu'il y ait de dérivés, en dehors d'un adjectif composé innābilis, L. dans Ov., M. 1, 16, de caractère artificiel (= ἄπλευστος). Du reste, innātābilis était exclu de l'hexamètre dactylique.

Par contre, nō et nătō ont fourni, chacun, des composés à l'aide des préverbes ordinaires : ad-, ē-, in-, re-, super-, trāns- (trā-)nō; ab-, ad-, dē- (Hor., C. 3, 7, 88 = κατανήχομαι), ē-, in- (M. L. 4443), prae-, sub-, super-, super-ē-, trāns-(trā-)nātō; inēnatābilis (Tert.).

Le présent indo-européen, de type athématique, est conservé dans véd. snáti « il se baigne »; à ce présent ent tendu à se substituer des dérivés divers : snāyate en sanskrit classique, av. snayeite « il se lave » (et un causatif snāδayon « qu'ils lavent »), gr. νήχω (qui doit être un ancien *νᾶχω) « je nage », tokh. nāskem « ils haignent »; le latin a aussi un verbe de type dérivé [nō, nās. — Le sens du verbe latin est « nager »; ce sens se retrouve dans irl. snám « fait de nager », gall. naæf, comme dans gr. νήχω. — On traduit ombr. sna ta, asna ta par ūmecta, nōn ūmecta. — Au second terme d'un composé, le védique a ghṛta-sná « plongé dans le ehra ».

nobilis : v. nosco.

10000 : v. nex.

noctua : v. nox.

nōdus, -ī m.: nœud; et toute saillie en forme de nœud: nœud d'un arbre, bourgeon, nodosité, renflement, chignon; nœud formé par une articulation (κόνλος); partie dure (d'un métal, d'une pierre, etc.); nœud qui retient chaque maille dans un filet; par suite, point d'intersection du Zodiaque et de l'Équateur. S'emploie aussi au sens moral, soit dans le sens de nœud(s), liens » (n. amicitiae, relligiōnis), soit dans celui de « complication, difficulté qui arrête » : incideramus in difficilem nodum, Cael. ap. Cic., Fam. 8, 11, 1. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 5948.

Dérivés et composés : nōdō, -ās, M. L. 5942 ; nōdō-sus, M. L. 5946 ; nōdōsitās (S¹ Aug.) ; nōdābilis et inē-nōdābilis (déjà dans Acc.) ; nōdāmen (bas latin) ; Nōdūus (-ātus?), nom d'une divinité rustique citée par S¹ Aug., Ciu. D. 4, 8, praefecerunt ergo... geniculis nodisque culmorum deum Nodotum (-dutum) ; aussi Nōdutis, Nōduterēnsis, Arn. 4, 7; nōdutus, M. L. 5947; cf. aussi M. L. 5943, nōdētlus (bret. arm. nozelenn?, emprunt savant ou récent), Gl.; 5944, nōdtāre, et

482, *annōdicāre; 483, *annōdulāre; 5945, *nōdiculus.
abnōdō: enlever les nœuds des arbres (Col.); ēnōdō;
ēnōdis, -e; innōdō (bas latin, M. L. 4445); internōdium;
renōdō (Hor., Epod. 11, 28 = ἀναδέω); renōdis; obnōdō
(Script. rust.).

centenōdia (plante) « aux cent nœuds » (Marcel.). V. nectō.

*noegeum, -I n.: quidam amiculi genus praetextum purpura; quidam candidum ac perlucidum... ut Liuius in Odyssia (21): « simul ac lacrimas de ore noegeo detersit » i. e. candido, F. 182, 18. Cf. CGL V 33, 27, noegeum, nigrum pallium tenue. Sans explication.

nola, -ae f.?: clochette. Avien., Fab. 7, 8, iusserot (canem) in rabido gutture ferre nolam. Leçon douteuse; certains lisent notam; toutefois, cf., pour la quantité, ΝόΙαπως dans Prud., στέφ. 11, 208, et, pour le sens, campāna.

nola, -ae: épithète appliquée à Clodia, tirée de nolo e je ne veux pas », équivoquant avec Nola, nom d'une ville de Campanie: in triclinio Coam (cf. coeo, coitus), in cubiculo Nolam, Cael. ap. Quint. 8, 6, 53.

nolo: v. uolo.

nomen, -inis n. : 1º nom donné à une personne ou à une chose : n. proprium, commune; n. Latinum (dans socii nominis Latini, cf. en ombrien Turskum, Naharkum numem, Iapuzkum numem, T. Eug. 1 b, 17). Distingué de uerbum par les grammairiens (comme δνομα de ρημα): in nōmine « au nom de », nōmen Dominī périphrase de la langue de l'Église équivalant à dominus; 2º renom; 3º en droit « nom d'un accusé »: nomen dēferre, accipere; « nom d'un débiteur », d'où « titre de créance »: tituli debitorum nomina dicuntur praesertim in iis debitis, in quibus hominum nomina scripta sunt, quibus pecuniae accommodatae sunt, Asc. ap. Cic., Verr. 2, 1, 10, § 28. En tant que le nom s'oppose à la chose (cf. gr. ὄνομα et ἔργον), nōmen peut désigner « un vain nom », d'où nomine, sub nomine « sous le prétexte de ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 5949.

Composés: agnomen, cognomen, praenomen: les deux derniers sont seuls usités; agnomen semble une création des grammairiens faite en vue de distinguer (agnōscere) les surnoms individuels des surnoms communs à tous les descendants d'une gens; cf. Diom., GLK I 312, 3, propriorum nominum quattuor sunt species : praenomen, nomen, cognomen, agnomen: praenomen est quod nominibus gentiliciis praeponitur, ut Marcus, Puplius; nomen proprium est gentilicium, i. e., quod originem gentis uel familiae declarat, ut Porcius, Cornelius; cognomen est quod uniuscuiusque proprium est et nominibus gentiliciis subiungitur, ut Cato, Scipio; agnomen uero est quod extrinsecus cognominibus adici solet, ex aliqua ratione uel uirtute quaesitum, ut Africanus, Numantinus, et similia. Il n'y a pas dans nomen de g initial étymologique; agnomen, cognomen, et plus tard agnomentum, cognomentum, sont des formes analogiques faites sur le modèle nosco/agnosco, cognosco (cf. Isid., Or. 1, 6, 4, cognomentum uolgo dictum eo quod nomini cognitionis causa superadicitur, siue quod cum nomine est), dont nomen était originairement indépendant (il est peu vraisemblable de supposer que cognomen n'est pas apparenté à nōmen et doit être rattaché à cognōscere, représentant co-gnōmen « signe de reconnaissance », avec un-gnōmen équivalant à γνῶμα). Mais, à l'époque historique, les Latins ne séparaient pas nōscō de nōmen (cf. P. F. 179, 13, nomen dictum quasi nouimen, quod notitiam facit), et Plaute emploie ignōbilis au sens de « homme sans nom » (et non « inconnu »), Amp. 440, ubi ego Sosia nolim esse, tu esto sane Sosia; ì nune, quando sum, uapulabis nisi hinc abis, ignobilis. A basse époque, on trouve confondus adnōminō et agnōminō pour traduire ἐπ- et προσεπ-ονομάζω. Il y a eu là une étymologie populaire toute naturelle.

Autres dérivés et composés : nōminālis; nōminālia n. pl. : « jour où l'enfant recevait son nom »; nōminā-liter; nōminōsus = glōriōsus (Gl.); nōmināriī « qui savent lire les noms » (par opposition aux syllabāriī).

nōminō, -ās: nommer (δνομάζω, ὀνομαίνω), panroman, M. L. 5950, et ses dérivés nōminātim, nōminātiō, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; nōminātiuus (terme de gramaire n. cāsus = ἡ ὀνομαστυή [πτῶσις]; nōminitō, -ās (Lucr., pour éviter le crétique formé par les formes de nōmīnō); innōminābilis (Apul., Tert.); nōminātus « célèbre » (Tert., d'après ὀνομαστός); innōminātus (Don.) = ἀνονόμαστος; nōminōsus: fāmōsus (Gl.); innōminis (Ps.-Ap.).

nōmenclātor: esclave chargé d'appeler les noms des clients; nōmenclātiō, -clātūra. Cf. calāre; adnōminatiō: = παρονομασία; āgnōmentum (Apul.) = āgnōmen; cognōminō, ἐπονομάζω; cognōmentum, -minātiō, etc.; cognōminis: qui a le même nom (= ὁμώνυμος), M. L. 2030 a.

dēnōminō (Rhet. Her.): désigner par un nom, dénommer (= κατονομάζω); dēnōminātiō (= κατονομασία, παρωνυμία, παρονομασία); dēnōminātīuus (terme de grammaire): dérivé; praenōminō: donner un prénom, nommer en première ligne (bas latin).

prōnōmen: terme de grammaire « pronom », d'après gr. ἀντώνυμος; prōnōminālis, -nātīuus; prōnōminō; prōnōminātiō: figure de rhétorique par laquelle on remplace un nom propre par une épithète, périphrase (traduction de gr. ἀντονομασία).

supernōminō (= ἐπονομάζω) (Tert.). ignōminia: v. ce mot. — V. aussi nūncupō.

Le mot se retrouve exactement en indo-iranien (skr. ndma (inst. sing. ndmnā « par le nom », av. nāma; de même ombr. nome, abl. nomne. Même ō dans v. fris. nōmia « nommer » et sans doute aussi dans arm. anum (gén. anuan), avec prothèse. Formes à vocalisme o dans gr. δνομα (avec prothèse, d'où δνομαίνω « je nomme »), got. namo (pluriel namna; le mot est masculin en germanique occidental: v. h. a. namo, etc.). Le hittite a lāman (gén. lāmnaš) « nom », avec une dissimilation. Formes à vocalisme zéro, irl. ainm, gall. enw et sl. **jime (v. sl. ime, v. tch. jmē (gén. jmene). L'e de v. pruss. emmens, etc., est surprenant.

non: ne... pas, non. Renforcement de la négation ne par l'addition du neutre de unus, ancien oinos, d'où *ne oinom, encore reconnaissable dans les formes anciennes noenum, noenu; cf., entre autres, Non. 143, 31 sqq. La formation de non est exactement comparable à celle de nullum, ancien *ne oinolom, ou de nihil, ancien *ne hīlum; la chute de -um est la même que dans

ce dernier et s'explique par la même raison. Pour passage de oe à ō entre deux n, cf. nōnus de *nouen Non est surtout la négation du mode de la réalité Non est surtout la negation discretif, et de la proposition principale; on la rencount aussi devant le subjonctif à valeur conditionnelle c emploi dans les phrases prohibitives est enseigné commi incorrect; cf. Quint. 1, 5, 50, qui tamen dicat pro « ne feceris » : « non feceris », in idem incidat utili quia alterum negandi est, alterum uetandi. Toutelois poètes ne l'évitent pas (cf. Catul. 66, 80, non prius tradite). A l'époque impériale, non tend à se substitue à nē : dummodo nōn (Ov.), dum nōn (Plin. le J.), eli Non + ne forme une particule interrogative qui sun pose une réponse affirmative. Non se place devant tains mots négatifs : nōn-nihil « pas rien », nōn-num ouam « pas jamais », non nemo, non nullus « pas per sonne » (nônnūllī), litotes pour « une certaine quantifa auelquefois, quelques-uns ». Nēmō nōn (cf. où selé où au contraire, signifie « il n'y a personne qui ne...; to le monde ». Usité de tout temps. Panroman. M. L. 595 Sur nonne, v. -ne.

V. ne.

nonae, etc. : v. nouem.

*noneolae: uocantur papillae, quae ex faucibus capral rum dependunt (-dent), P. F. 179, 15. Inexpliqué.

nonnus, -ī m.; nonna, -ae f. (latin ecclesiastiquel moine, nonne. — Figure aussi dans les inscriptions de basse époque avec le sens de « nourricier, nourrice ». Sans doute mot enfantin, qui rappelle gr. vévvoc, vévvoc « oncle » et « tante », etc. Cf. M. L. 5817, nanna ninna, nonna. Germanique : v. h. a. nunna, ags. nunne Forme avec dissimilation : monnula, CIL VI 27009

norma, -ae f.: équerre; cf. Vitr. 7, 3, anguli ad norman respondentes. Terme technique, employé aussi par image au sens moral de « règle, ligne de conduite ». Souly vent joint à rēgula. Classique. Non roman.

Dérivés et composés: normālis « d'équerre »; normātus, d'où normō, -ās; et renormātus; normātiō; normātūra; normula f., tous termes techniques; abnormis (Hor.); abnormitās (Gloss.); adnormō = 100m0 (Charis.); ēnormis (latin impérial) « irrégulier » et suitout « énorme » (cf. immēnsus, immodicus); ēnormitā et inēnormis (Apul.); dēnormō (Hor., S. 2, 6, 9); dēnormis, mātiō, -mātūra.

Sans doute emprunt à l'accusatif de γνώμων : γνώμων par un intermédiaire étrusque (cf. fōrma, grūma).

nos nom. acc., nostrum, nostri gén. (nostrorum, nostrirum); nobis dat.-abl.: pronom personnel de la 1^{re} personne du pluriel, « nous ». Peut-être renforcé de -md. S'emploie emphatiquement avec la valeur de ego. Usid de tout temps. Panroman. M. L. 5960.

Dérivés: noster, également ancien et panroman, M. L. 5961; nostrās « de notre pays » (ne semble plus attesté après Pline); nostrātim « à notre manière; (Sisenna; cf. tuātim dans Plt.). — Une forme ave préfixe, enos, existe peut être dans la formule initiale du Carmen Fr. Arual.: enos Lases iuuate, mais le texte est obscur. La brève de noster est confirmée par le passage de uoster à uester.

Nos représente une ancienne forme de cas régime;

dala forme atone skr. nah, av. nō qui servait d'accudala norma datif. L'o de nos peut résulter d'un allonspilent qui, en latin, est normal dans les monosyllabes gment qui, or de noster indique une ancienne brève. autonomes, autonomes de la nice ancienne brève. pour expure accusatifs gath. na (en face de no, datifprocher les de no, datif-procher les de no, datif-printif), alb. ne, v. sl. ny (où, du reste, y peut représen-ter une forme à désinence d'accusatif pluriel; cf. v. ler uno di la désinence s'est introduite). Cette pruss. noumans, où la désinence s'est introduite). Cette forme de cas régime a remplacé l'ancien nominatif annartenant à d'autres racines, du type de skr. vay-am. partenan de skr. vay-dm, pot weis, hitt. wes « nous », ou du type de lit. mes, arm. mek' « nous ». Cf. l'histoire de uōs, qui a pu servir de modèle. De même, en celtique, les formes irl. ni (sni). gall. ni, qui ne peuvent s'expliquer que par un vocagain e, servent pour le sujet et pour le régime. — Le germanique a un vocalisme zéro : got. uns (accusatifgenitif-datif), d'accord avec hitt. anz-as

ggille. Le datif-ablatif nōbīs est formé comme v. sl. namŭ (datif), nami (instrumental).

L'adjectif dérivé noster est obtenu au moyen du suffixe marquant opposition de deux notions; ce ne peut être qu'une forme nouvelle, comme gr. hétrepoc. Ailleurs, le suffixe a la forme *-ro- simplement : irl. arn, got. unsar, v. isl. odrr, arm. mer, toutes formes indépendantes les uns des autres. L'indo-iranien a un suffixe tout autre : skr. asmåkah, etc. C'est avec le possessif ainsi formé qu'a été obtenue l'expression du géniifi qui n'avait pas de forme propre en indo-européen, non plus que le datif ou l'instrumental.

nosco (ancien gnosco, attesté par les grammairiens at les inscriptions; gnoscier = nosci, SC Bac.; gnotu, cognitu, P. F. 85, 22; cf. aussi gnobilis et les composés a-gnāscā, co-gnāscā), -is, noui, notum, noscere. Un particine à voyelle brève figure dans les composés : a-gnitus, co-gnitus, incognitus (quant à nota, v. ce mot). Inchoatil. nosco signifie proprement à l'infectum « je commence à connaître, j'apprends à connaître, je prends connaissance »; ainsi dans le SC Bac. : eam figier ioubeatis ubei facilumed gnoscier potisit « faites-la afficher là où il soit le plus facile d'en prendre connaissance »; le sens de « je connais » est réservé au parfait nouī : si ego hos bene noui, Cic., Rosc. Am. 20, 57. Les temps de l'infectum s'emploient aussi dans la langue familière avec le sens de « reconnaître » (agnosco) : potesne | ex his ut proprium quid noscere?, Hor., S. 2, 7, 89. Le participe notus a le sens de « connu » et aussi de « qui connaît »: noui, notis praedicas, Plt., Ps. 996; le pluriel noti, -orum désigne les « connaissances », « les amis ». Ancien, classique, usuel. Non roman (cf. cognosco).

Dérivés en nösc: : nōscitō, -ās : chercher à reconnaître, examiner; et « reconnaître » (Plt.); nōscitābundus (Gell.); nōscentia, -ae f. (Symm.); nōscibilis (Tert.).

Dérivés en nō: nōbilis (gnōbilis, cf. Fest. 182, 12: nobilem antiqui pro noto ponebant et quidem per g litteram, ut Plautus in Pseudolo (964): peregrina facies uidetur hominis atque ignobilis... Accius in Diomede (283): ergo me Argos conferam, nam hic sum gnobilis. Liuius in † Virgo † (3) † ornamentu incendunt † nobili ignobiles): connu; puis, avec restriction dans le sens laudatif (cf. clārus, inclutus), « célèbre, illustre »; le

sens péjoratif est rare. En particulier, « de noble origine », d'où nōbilēs; nōbilitās; nōbilitā, -ās et innōbilitātus (Lampr.); ignōbilis: inconnu (v. nōmen), obscur, de basse origine; ignōbilitās; praenōbilis. Cf. aussi M. L. 5937, *nobilius. Il n'y a pas de substantif *(g)nōmen, *(g)nōmentum, sans doute pour éviter la confusion avec nōmen; sur cognōmen, agnōmen (-mentum), v. nōmen; nōtiō, -ōnis f.: acte de prendre connaissance, examen (sens général et technique du droit: notiones animaduersionesque censoriae, Cic., Off. 3, 31, 111; notioni XV uirum is liber subicitur, Tac., A. 6, 12, 3); dans la langue philosophique, « notion »: notionem appello quod Graeci tum ἕννοιαν, tum πρόληψω dicunt, Cic., Top. 7, 31. Cf. praenōtiō même sens.

nōtitia, -ae et nōtitiēs, -ei f. : « célébrité, fait d'être connu ou de connaître » (cf. les deux sens, actif et passif, de nōtius) « connaissance », « notion » (doublet de nōtiō); nōtīuus, -a, -um (Not. Tir.).

nōtēscō, -is (poétique et époque impériale) : devenir connu; ē-, in-nōtēscō, même sens; pernōtēscō (Tac., Quint.) : impersonnel.

 $n\bar{o}tific\bar{o}$, $-\bar{a}s$: faire connaître, notifier (archaïque, rare); -ficus; $n\bar{o}tefaci\bar{o}$.

ignōtus « inconnu » et « ignorant » (cf. nōtus, ignōrus et ἄγνωστος); nōtor, -ōris m. (époque impériale); nōtōrius, d'où nōtōria f. : lettre d'avis, notice, avis; nōtōrium : accusation.

Composés de nosco: agnosco: reconnaître (dans tous les sens du verbe français); agnitio et (bas latin) agnitor, agnitionālis; agnoscentia, -cibilis; adagnosco (Sén.); cognosco: même sens, en général, que nosco, agnosco, avec indication de l'aspect « déterminé », au moins dans la langue ancienne; cf., par exemple, Tér., Ph. 265, unum cognoris (var. cum noris) omnis noris « est-on parvenu à en connaître un, on les connaît (aspect indéterminé) tous ». Souvent joint à un verbe contenant aussi le préfixe com- : Acc., Trag. 437 : constitit, cognouit, sensit, collocat se in locum celsum; Plt., Am. 441, contemplo, cognosco; Asin. 879, conspicio, cognosco. Dans la langue du droit : cognoscere de « connaître de », ou cognōscere, absolument « faire une enquête ». Joint à ignoscere, Ter. Eu., Prol. 42; Hec., Prol. 3, 8. Par euphémisme « avoir des relations sexuelles » (cf. γιγνώσκω). A remplacé nosco dans les langues romanes; cf. M. L. 2031 et 2030, cognitus.

cognitiō (usuel, classique): connaissance (sens abstrait et concret; sens juridique). Équivalant à nōtiō, traduit κατάληψις; cognitiōnālis (sententia) (Cod. Just.); cognitiōnāliter (id.); cognitor: surtout terme de droit:— est, qui litem alterius suscepit coram ab eo, cui datus est, P. F. 49, 29; par suite « défenseur », « juge », « témoin d'identité »; cognitōrius (Gaĭus): relatif à l'avocat; cognitūra: terme de droit public « charge d'un agent du fisc »; cognitus, -ūs m. (Apul.); cognōbilis (Gell. 20, 5, 9, traduction du gr. ξυνετός, et Caton); cognōscibilis (Boèce), -biliter (Vulg.); et incognōscibilis (Hilar. = ἀσύνετος); incognitus (classique): inconnu.

accognōscō (depuis Varron; cf. F. Thomas, Recherches sur le... préverbe lat. AD, p. 45), conservé dans le vieil italien et le vieux français, M. L. 80, ainsi que les dérivés *accognitus, -tiō, M. L. 79; recognōscō (classique,

usuel, fréquent dans Cicéron ; ἀναγιγνώσκω), M. L. 7126 ; recognitio.

dīnōscō (= διαγιγνώσκω, Hor., Ep. 1, 15, 29; époque impériale).

ignāscō (?): v. ce mot; internāscō (ancien, ne semble plus attesté après Cicéron).

pernōscō; praenōscō, cf. M. L. 6710 a *praecognitāre; renōscō (doublet tardif et artificiel de recognōscō, Paul. Nol.), où le préverbe ne fait que préciser le sens fondamental.

La racine signifiant « connaître » était, en indo-européen, homonyme de celle signifiant « naître, engendrer ». Les diverses langues ont différencié. La forme *g'ena- n'a subsiste que peu au sens de « connaître », par exemple dans lit. žėnklas « signe ». Le vocalisme o figure dans des formes germaniques qui ont subi des réfections : got. kann « je connais » et kannjan « faire connaître ». Une forme à g'on- initial est établie par lit. žinoti « savoir » et arm, caneau « j'ai connu », canawt' « connu ». La forme *g'nē- a subsisté en germanique : v. h. a. ir-chnāan « reconnaître ». La forme qui a pris le plus d'extension est celle qui servait à l'aoriste, du type gr. ἔγνων, et au parfait, du type skr. jajñáu, cf. gr. Εγνωκα. En slave, znajo, znati « connaître » est aussi un dérivé de cet ancien aoriste. *g'nō- a survécu dans lat. noui, qui sert de perfectum et qui peut reposer à la fois sur l'aoriste et sur le parfait sans redoublement; l'u de noui est identique à l'u du skr. jajnau et le sens est celui d'un parfait. C'est sur ce même *g'nō- qu'est bâti le présent nosco, qui a un pendant exact dans v. perse xšnāsātiy « qu'il prenne connaissance de », en regard de adānā « il connaissait »; cf. skr. jānāti « il connaît » et got. -kunnan « connaître, pouvoir ». Un présent de ce dernier type est rendu superflu en latin par l'emploi du perfectum noui avec valeur de présent. De (g)nōscō il faut aussi rapprocher épir. γνωσκω et la forme grecque ordinaire γιγνώσκω. L'ancien adjectif en -to-, qui se serait confondu avec nātus, n'est pas conservé; on a fait (g) notus d'après les formes verbales, de même que l'irlandais a gnáth « connu », le grec γνωτός et le sanskrit jñātáh « connu ». Le -na-, qui est conservé dans lit. pa-žintas « connu » et got. kun þs « connu », apparaît dans ignārus, qui n'offrait aucune ambiguīté: v. (g) nārus et aussi narrāre; il y a, d'autre part, ignōrāre; cf. gr. γνώριμος « connu » et γνωρίζω « je fais connaître ». V. aussi (g) nāuus. La nouveauté relative de (g) notus en latin ressort de ce que, avec préverbe, il y a une autre forme, aussi secondaire : co-gnitus. a-gnitus, thématique, en face de gr. άγνώς. La ressemblance de la forme tardive notor avec skr. iñatar est purement fortuite, - Les formes verbales de l'irlandais ne sont pas claires; v. H. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., II, p. 546 sqq., et Marstrander, Prés. à nasale infixée, p. 20 sqq. (Videnskapsselskapet skr. II [1924], nº 4).

nota, -ae f.: — alias significat signum, ut in pecoribus, tabulis, libris, litterae singulae aut binae, alias ignominiam, F. 182, 9; marque de reconnaissance, imprimée ou empreinte (souvent joint à uestīgium), façon de désigner. En particulier, « caractère(s) » (notae litterārum) et « caractère abrégé, signe sténographique »; d'où notārius: secrétaire, sténographe, M. L. 5964. Dans la

langue du droit, nota cēnsōria désigne la mai note par laquelle les censeurs signalaient sur leur gistres les citoyens repréhensibles; ainsi nota a presens de « infamie, ignominie ». Attesté depuis Luci classique, usuel. M. L. 5962. Irl. not, britt. notal, notaire, mots savants.

Dérivés et composés: notula f. (Mart. Cap.): marque, M. L. 5964 a; notō, -ās (Varr., Cic.): quer par une marque, noter, remarquer, désigner par une marque, noter, remarquer, désigner par une marque, noter, remarquer, désigner par que la soria; 3° terme de rhétorique « peinture de tère »; et aussi « argument tiré de la définition mot », cum ex ui uerbi argumentum aliquid electric., Top. 2, 10; an- (M. L. 483 b), dē- (Cic., cf. de tātus, M. L. 2555), ē- (Quint.), in- (Hyg.), per- (Bèprae- (Apul.), sub-notō (Sén.).

Aucune forme normale de la racine de (g)noscon normale de la racine de <math>(g)noscon normale de la racine de la pliquerait l'ò de nota, où, du reste, rien n'indique présence d'un ancien g initial. Pas d'étymologie dis

Notāmen est une création de grammairien pour pliquer nōmen; notāculum « signe distinctif » (Min. Fi est fait sur signāculum.

notia, -ae f.: «luitis alba ». Emprunt au gr. wont Pline, H. N. 24, 175, qui la définit herba coriariorus Sur les déformations diverses du nom, v. Andre, s.i La graphie nautia provient d'un faux rapprocheme avec nautea (v. nāuis).

nouācula, -ae f. (-c(u)lum, Lampr.): 1º couleurasoir (= ξυρόν); 2º poisson de mer (le rason?). Attel depuis Cicéron (Diu. 1, 17, 32). Conservé dans les langua hispaniques, M. L. 5965. Semble tiré, à l'aide du suffix des noms d'instrument, d'un verbe *nouāre, qui aura disparu par suite de son homonymie avec le dénounatif de nouus, ou, suivant l'hypothèse de F. Muller, raitaché à nouāre « renouveler » par étymologie populaire.

Dérivé : nouāculārius « coutelier » (Gl.). La racine *kes- « gratter » fournissait un présent rad cal athématique, supposé par lit. kàsu, kàsti « creuser (avec kasaŭ, kasiti « gratter doucement ») et v. sl. de česati « peigner, étriller ». On a rapproché irl. cir « peigne qui serait dérivé d'un thème *kes-, supposant un tyme athématique, et, avec -ss-, irl. cass « bouclé. frisé cf. v. sl. kosa « chevelure »? De *kes- il a été tiré de élargissements : *ks-es- dans gr. ξέω (aor. ξέσσα) racle, je gratte » et ξαίνω « je carde, je peigne ». U élargissement *-eu- est attesté par gr. ξύω « je racle ξυρόν « rasoir » et skr. ksuráh « rasoir », ou, avec méla thèse, par lit, skùsti « raser ». Il v a une forme à double élargissement dans skr. kşnáuti « illémonde », kşnóuu « pierre à aiguiser » et c'est sur cette forme que do reposer lat. nouācula (de *ksnouā-tlo-).

nouālis : v. nouus.

nouem indécl. ; neuf. Usité de tout temps; pant man. M. L. 5968.

Dérivés et composés : nōnus, -a, -um : neuvième nōna f. : la neuvième heure '(qui marquait la cessition des affaires à Rome), cf. M. L. 5952, nōna, in noin, britt. nawn; et les dérivés, M. L. 5954, *nōnō « déjeuner »; nōnārius « de la neuvième heure !

yetue, nouës adv.: neuf fois (ombr. nuvis); nouënī: neuf par neuf; nouënārius: formé de neuf; nōncuplus: par neuf fois (Boèce, d'après decuplus).

Nouember (mēnsis) ou Nouembris adj. : mois de novembre (le neuvième de l'ancienne année romaine). M. L. 5969; britt. nouimber, germ. november (récent). nundinus (noundinum dans le SC Bac., CIL I2 581: nondin[um], CIL I² 582, 31) : adjectif composé de nouem + din- « qui a lieu tous les neuf jours », substantivé dans : 1º Nūndina, déesse présidant à la purification des nouveaux-nés, qui avait lieu le neuvième jour après la naissance pour les garcons et le buitième pour les filles; 20 nundinum : espace de neul jours, intervalle entre deux marchés: 3º nūndinae (sc. fēriae) : jour de marché, et « marché ». proprement « chômage (fēriae) du neuvième jour », M L. 5996. De la nundinor, -aris (nundino) « fréquenter les marchés ; trafiquer ; acheter ou vendre » (ēnūnding Tert.); nundinalis; nundinarius; nundinator. -tīcius.

nouendit, Mar. Vict. VI, 26 K; nouendialis, e: adjectif du rituel, « du neuvième jour », e sacrum, sacrificium; en particulier, sacrifice offert au mort le neuvième jour après on décès : nouendiale dicitur sacrificium quod mortuo fit nona die quam sepultus est, Porphyr. ad Hor., Epod. 17, 49; subst. nouendial n.; nouennis, e adj. : de neuf ans (Lact.); nonuncium : n. et teruncium dicitur quod nouem unciarum sit, siue trium, P. F. 179, 11: nonussis, -is m.: neuf as, Varr., L. L. 5, 169.

Nouem fournit aussi le premier terme des multiples: nōnāgīntā: quatre-vingt-dix, M. L. 5953, qui a donné de nombreux dérivés: nōnāgēnārius, nōnāgēnī, nōnāgēsimus, nōnāgessis, nōnāgiās; nōngentī, -ae, -a (nōningentī): neuf cents; d'où nōngenārius, nōningentānārius, etc.

Nouem (neuen dans neuen: deiuo « nouem deōrum », Vetter, Hdb., n° 364) Irépond exactement à irl. nóin, got. niun, skr. náva, av. nava, et, avec prothèse et altération scondaire, à gr. èvvéa. L'ordinal nōnus a n, à la différence de decimus; ceci montre que la nasale finale du nom de nombre « neuf » était n et non m; et, en effet, le vieux prussien a newīnis « neuvième » en face de desimus « dixième »; l'm du celtique (irl. nómad, etc.) et de l'indo-iranien (skr. navamāh, etc.) est analogique. [Comme la formation de septimus, octāuus, decimus, le lype de l'ordinal nōnus est plus ancien que les formes à suffixe-to- des dialectes de la région centrale, v. pruss. newints, got. niunda, hom. & v[f]aroc.

Sur le second élément de nundinus, v. dies.

Nouensides, Nouensiles : épithète appliquée à une catégorie de dieux, qu'on oppose aux di Indigetes, et qui, d'après Varron, L. L. 5, 74, serait d'origine sabine : Feronia, Minerua, Nouensides a Sabinis; cf. le marse nouesede. Nouensides est peut-être un composé de nou-(v. nouus) + *enses, -idis (cf. insides et obses, praeses); le changement de d en l, que l'on donne souvent comme « sabin », est peut-être simplement dù à l'influence du suffixe en -ilis et des adjectifs en -ēnsilis. La forme la plus ancienne est en -ides (Varr.); Nouensilés n'apparaît qu'à partir de Tite-Live. Comme on ignore l'origine et les attributs et fonctions de ces dieux, toute explication reste douteuse. Cf. Vetter, Hdb., n° 364, qui les assimile aux nouendiï, v. nouendiâlis.

nouerea, -ae f.: seconde femme prise par un veuf, belle-mère, marâtre. Attesté depuis Plt. (Ps. 314). Conservé seulement en macédonien nuercă; cf. M. L. 5970, növěrca. La graphie tardive nouarca a subi sans doute l'influence de mots grecs comme monarca.

Dérivés : nouercālis (postclassique) ; nouercor, -ārī : se conduire en belle-mère (Sid.).

L'étymologie qui suppose nouerca formé sur un imaginaire *māterca tiré de mātercula est invraisemblable, mātercula étant dérivé directement de māter avec le suffixe de diminutif -colo-; et jamais les sujets parlants n'ont pu concevoir l'idée d'un mot *materca. Cf. lupercus; et peut-être utricus.

V. nouus

nouīcius : v. le suivant.

nouus, -a, -um: nouveau, neuf; au superlatif, nouissimus « le dernier », souvent substantivé; nouissimē « en dernier lieu ». Usité de tout temps; panroman. M. L. 5972.

Dérivés et composés : nouitās ; nouō, -ās « innover, et « renouveler », puis « changer » dans la langue politique n. rēs, ou simplement nouāre « changer de régime »; dans la langue rustique : nouātus ager « champ labouré de nouveau », cf. gr. νεάω, νεατός ; dans la langue de la rhétorique : nouāre uerba « créer de nouveaux mots ». Composés : innouō; innouātiō ; renouō, M. L. 7212 ; renouātiō, -tor, -tīuus ; renouāmen (Ov.); nouilūnium = νεομηνία (Vulg.).

Nouius, -ī, prenestin Nouios, CIL I² 561, m.: nom propre, surtout suditalique. Les langues romanes supposent aussi un nom commun *nouius « nouveau marie » et « fiance », M. L. 5971.

dēnuō, de dē nouō, cf. gr. ἐκ καινῆς « de nouveau ». e. g. Plt., Mo. 117, aedificantur aedes totae denuo, puis « une seconde fois » et, comme rūrsus, « en sens inverse ». Souvent joint explétivement à des verbes en re-: Plt., Poe. 79, reuortor rursus denuo Carthaginem.

nouālis adj.: terme de la langue rustique (cf. aruālis, rīuālis, ōuālis); cf. Varr., L. L. 5, 39, ager restibilis qui restituitur ac reseritur quoiquot annis; contra qui intermittitur, a nouando, noualis: subst. nouālis (terra) f. ou nouāle (solum) n.: novale, jachère; cf. gr. vatóç et ses composés. Demeuré dans les langues romanes, M. L. 5966. Une parenté avec nouācula est peu vraisemblable (cf. nouātus).

nouellus: diminutif usité surtout dans la langue rustique (cf. uetulus, dans Plt., As. 340, asinos... uetulos;

Cic., Lael. 67, equis... uetulis; Fin. 5, 39, uetula arbor opposé à nouella), où il s'applique aux animaux et aux plantes: n. capra, Varr., R. R. 2, 3, 2; nouellae uineae, id., ibid. 1, 31, 1; nouella, -ae (sc. uītis) « nouvelle vigne », cf. roumain nuia « jeune branche ». Ce n'est qu'à basse époque sous l'Empire que nouellus a commencé à s'employer avec le sens de nouus, d'où le titre de Nouellae (scil. constitutiones) et la création de nouellitās par Tertullien; de nouella provient le britt. nuall. Nouellus a conservé son premier sens dans certains dialectes romans, ainsi logoud. noeddu « jeune bœuf », à côté du sens général de « nouveau », qu'atteste le francais par exemple; cf. M. L. 5967. Les dérivés ont tous un sens technique : nouelläster (-trum uīnum « vin nouveau »), nouellētum : plant de vignes nouvelles = νεοφυτεΐον; nouellō, -ās: planter de nouvelles vignes; et renouello (Col.).

Cf. aussi le nom propre osque Núvellum « Nouellum », à côté de Nola et de Núvlanus = Nolani.

nouicius: novice. Autre terme technique; se dit surtout des esclaves nouvellement acquis. Renforcement de nouus au dire d'Alfénus ap. Gell. 7, 5, 1. Substantivé nouīcium (sc. uerbum) n. : innovation dans le langage, nouveauté. M. L. 5970 a : nouīciolus (Tert.).

Nouīcius est à nouus comme empticius (qui s'emploie également d'esclaves, cf. Pétr., Sat. 47, 12), suppositicius sont à emptus, suppositus; sur cette formation, v. Stolz-Leumann, Lat. Gr.5, p. 194.

Nouus répond à gr. νέος (de νέΓος), hitt. newaš, skr. návah, av. nava-, v. sl. novu, lit. navas. Le nom propre Nouius répond à irl. núe, gall. newydd (gaul. Novio-), got. niujis, lit. naŭjas, skr. navyah, gr. ion. velog. Dans nouerca. il y a un dérivé d'un dérivé en -ro-, marquant opposition de deux; on a de même gr. νεαρός et, en arménien, nor (gén. noroy) est l'adjectif signifiant « nouveau ». Le dérivé νεότης est fait comme nouitas. Cf. num, nunc. Pour nuper, v. ce mot.

nox, noctis f. : nuit ; déesse de la nuit. La déclinaison de nox est le résultat de la confusion d'un thème consonantique *noct-, cf. gr. νύξ /νυκτός, et d'un thème en -i- *nocti- : l'ablatif est toujours nocte (nocte dieque), mais le génitif pluriel est noctium. A l'époque archaïque existe une forme adverbiale nox « de nuit », qui peut être un locatif sans désinence ou un génitif à finale abrégée *noct(e)s; cf. gr. νυκτός « de nuit »; cet usage est ancien; de même got. nahts « de nuit ». Ge nox a d'ailleurs été remplacé par nocte et par un ablatif-locatif noctū, employé en corrélation avec diū et qui s'emploie surtout comme adverbe « nuitamment », cf. O. Skutsch, Gl. 32, 307; diū noctūque, et sous l'influence de diū, tandis que diurnus doit avoir été fait d'après nocturnus. Usité de tout temps; panroman. M. L. 5973.

Dérivés et composés : nocturnus : cf. diurnus, et nocturnālis (tardif); noctua : chouette. Sans doute féminin d'un adjectif noctuus, -a auis; cf. annus/annuus, etc., M. L. 5941 (et *noctula); noctuinus (Plt.); noctuābundus (Cic., Att. 12, 1, 2); noctūuigilus (Plt.); noctēscō, -is (rare, fait d'après lūcēscō); noctanter (Cassiod.), M. L. 5939.

Composés: 1º en -noctium: bi-noctium (cf. biduum); aequinoctium n. : équinoxe (cf. gr. Ισημερία, -ινός,

Ισονύκτιον); 20 en nocti- : -fer, -cola, -color des créations littéraires sur le modèle des comp des creations interance ou vixtiλαμπής, σαής. (I *nocuuoius, m. D. 551. tiiuga, -nuga) est très incertaine; v. P. F. 181, 13

pernox, -noctis adj. : qui dure toute la nuit (cf. nis). Non attesté avant Virgile; sans doute tiré des noctem, comme le verbe correspondant pernocio « passer la nuit » (cf. peragrō) et ses dérivés, pour je « passer la nuit » (ci. per 65.0, sur la que la dans quelques langues romanes, M. L. 6421

ans quesques sangues.
Cf. aussi britt. neithwyr « hier au soir », de *nte. v. J. Loth, o. c., p. 190.

Dès l'indo-européen, le mot, nom d'une force activi qui est féminin, comme lux, nix, comporte un them en -t- et un thème en -ti- : véd. nák (nom. sing.) nák (nom. m. duel) et náktih (nom. plur.) [le nom coura de la « nuit » en indo-iranien est *kšap-]. — En gem nique, thème en -t-: got. nahts, etc. En baltique et slave, thème élargi en -i- : v. sl. nosti, lit. naktis; trace du thème en -k- dans lit. nak-cýne « auberge pou coucher », nak-voti « passer la nuit »; le génitif plus lit. naktū subsiste. L'irlandais a l'adverbe in-noch « cette nuit », et le celtique en général se sert des forms de *nokt- pour indiquer les temps : gall. peu-noil « chaque nuit », he-no « cette nuit », etc. Geci concord avec l'emploi du groupe de skr. nakt- (qui est lina simple survivance), ainsi skr. naktamcarah « qui circila de nuit ». — Nocturnus est dérivé d'un thème en rin attesté par gr. νύκτωρ, νύκτερος, νυκτερινός et in véd. naktū- dans instr. pl. naktábhih, ce qui rappelle groupe de hom. ήμαρ, arm. awr « jour (durée) », oppos à tim « jour (lumière) », et le type véd. ahar « jours (loc. áham), instr. pl. áhabhih. — L'élargissement si (d'où les élargissements en -ti- et en -ter/ten-) est ajoul à un thème à gutturale aspirée, conservé seulement dans gr. νύχα νύκτωρ et έννυχος « nocturne », αὐτο-νυγί « dans la même nuit ». C'est à ce νυχ- (de *nºgh-, aven timbre u de la voyelle réduite) qu'est emprunté l'u νύξ, νυκτός. — Dans toutes les formes du mot anciens nement connues, sauf cette forme grecque, le vocalisme était o ; le hittite fournit le vocalisme e avec nekuz ele soir ». 1

noxa; noxius, -a : v. nex. noceo.

nūbēs (et nūbis; nūbs dans Liv. Andr., d'après Serva Ae. 10, 636; cf. trabs et trabēs, -bis, plēbs et plēbēs -is f., et m. à l'époque archaïque : nue, nuage (sens propre et figuré). Ancien, usuel. M. L. 5974 : B. W. nue.

Dérivés et composés : nūbēcula : petit nuage; nū bilus : nuageux, M. L. 5975 ; nūbilus et nībulus (con firmé par britt. niwl; l'irl. a nyfel, de nūbila); n. nū bilum: temps couvert; nūbila n. pl.: nuage(s); de là, à basse époque, nūbilōsus; nūbilārium n.: hanga pour protéger la moisson contre la pluie; innübis innūbilus : sans nuages (= ἀνέφελος); ob-, sub-nī bilus; nūbilo, -ās (nūbilor, Caton): 1º être nuageux surtout employé comme impersonnel nübilat « il y a des nuages »; 2º couvrir de nuages; de là : *anni bilo, M. L. 486 a, ēnūbilo (Tert.), innūbilo (bas latin M. L. 4447) et obnūbilo; nūbi-fer, -ficus, -fugus, -gena -ger, -uagus, tous poétiques et tardifs.

Pour obnūbō, v. le suivant.

Pour opnus, Gl. gall. nudd « nuage », baluči nōd « nuée » et peutof gall nume a support, sound not nucle wet peut-gallanag av. snaosō, Vd II 22, qui peut s'interpréter ur l'araς α... V., d'autre part, l'article nūbō. On par-par nuée ». — V., d'autre part, l'article nūbō. On par-trait de la nouve de la reconstrucción de la recons du visage » teint du visage ». Hypothèse pure. — La tregarnare de nebula (v. ce mot), de nimbus et de coexistence de l'hypothèse que la forme du mot aurait ables suggest intentionnellement; cf. gr. δ-νόφος et γ-νόφος en lace de vépos.

nabo, -is, -psī, nuptum, -ere : se marier à (alicuī). pouser. Se dit d'abord de la femme; ce n'est que dans pouser. or lest que dans la largue vulgaire (Pomponius, R3 87) ou tardive (Tert., giangu. Vulg.), ou par dérision (comme γαμέω en grec. an parlant de la femme), que le verbe s'est employé en mariant de l'homme, pour lequel l'expression propre est pariant ducere; cf. nupta « la mariée » (avec ŭ, cf. M. 1 5998), nuptula (Varr. ap. Non. 357, 2), nupta esse: dire, locare nuptum. Usité de tout temps. Non roman.

Dérivés et composés : nūbilis (Vg., Ae. 7, 53) ; nupius. -ūs m. (rare); nŭptiae « les noces » (pluriel collectif désignant l'ensemble des rites du mariage, cf. gr. γάμοι); M. L. 5999, *nŭptiae et *noptiae (panroman, sauf espagnol et portugais); năptiālis, -liter; nuptiābilis (Not. Tir.); nuptiātor (St Jer., Gloss.); nuntālīcius (Dig.); nupto, -ās (Tert.); nupturio, -īs (Mart., Apul.); nuptorium: chambre nuptiale (Gloss.). De *noptialia est issu le britt. neithawr. Noptiae a subi l'influence de noct-em ; cf. en dernier lieu Ernout. Philologica II, p. 230.

Composés (de l'époque impériale) : denūbo : quitter sa maison pour se marier (d'après deduco); enubo : se marier hors de sa classe (rare, seulement dans T.-L.); innūbō (rare); obnūbō?, cf. plus bas; renūbō (Tert.); innubus, usité au féminin innuba « non mariée » (Ov. άνυμφος); prōnŭbus (= gr. παράνυμφος), usité surtout au féminin; en particulier épithète de Junon, qui préside aux mariages; substantivé : pronubae adhibentur nuptiis quae semel nupserunt, causa auspicii, ut singulare perseueret matrimonium, P. F. 283, 15. A pronuba se rattache pronubare, dont un exemple de participe présent se trouve dans St Jérôme.

subnuba, -ae f: Ov., Her. 6, 153; bi-, multi-, composés tardifs imités du gr. δί-, πολύγαμος.

Conubium, -ī: la longue qu'on trouve, par exemple, dans Vg., Ae. 9, 600, en qui nostra sibi bello conubia poscunt, ou Ov., F. 3, 195, extremis dantur conubia gentibus : at quae, où -nūbia forme le dactyle cinquième ou quatrième, est due sans doute à un allongement artisciel de la poésie dactylique. Souvent aussi le mot est scandé comme trisyllabe par synizèse (conūbjum avec u par position); cf. Thes. IV 814, 55 sqq. Mais, là où la forme du mot ou du vers le permet, il semble qu'on trouve l'u scandé bref, ce qui est la quantité attendue; conubio (Vg., Ae. 7, 253; Ov., M. 6, 428), conubialis, etc.; cf. Thes., loc. cit., 70 sqq., 34 sqq. (la synizèse est moins vraisemblable).

Conubium, dans la langue juridique, désigne le « droit de contracter mariage »; cf. Ulp. reg. 5, 3, c. est uxoris iure ducendae facultas; 3, 4, c. habent ciues Romani cum ciuibus R., cum Latinis et peregrinis autem ita si con-

cessum est. Dans la langue commune, il désigne seulement le « mariage »; c'est un synonyme, surtout poétique, de coniugium, sur lequel il a été formé. - Les gloses ont aussi connubs, connubis, σύγγαμοι.

Les anciens rattachaient nūbō, nŭpta à gr. νύμφη, e. g. P. F. 173, 2, nuptam a Graeco dictam. Illi enim (nouam) nuptam νέαν νύμφην appellant. Mais ils établissaient aussi un rapport entre nūbō et nūbēs, et Varron cite un mot nuptus « opertio », L. L. 5, 72 : Neptunus, quod mare terras obnubit, ut nubes caelum, ab nuptu, i. e. opertione, ut antiqui, a quo nuptiae, nuptus dictus; comme Donat, ad Hec. 656, explique nubere par operiri tegique (cf. la glose obscure nuit : operuit, texit, CGL V 122, 29, où nuit, si la leçon est correcte, doit représenter un parfait * $n\bar{u}b\bar{\imath}>$ * $n\bar{u}u\bar{\imath}$, comme $obn\bar{u}b\bar{o}$); cf. Festus 174, 20. nuptias dictas esse ait Santra ab eo quod νυμφεΐα dixerunt Graeci antiqui γάμον... Aelius et Cincius, quia flammeo caput nubentis obuoluatur, quod antiqui obnubere uocarini, et P. F. 201, 4, obnubit, caput operit; unde et nuptiae dictae a capitis opertione. Cf. aussi Serv. in Ae. 4, 374. Or, obnūbo n'a d'autre sens que « voiler [la tête] », et il semble difficile de le séparer de nūbō. L'objection émise par Solmsen contre ce rapprochement, Glotta 2, 78, est que le parfait attesté de obnūbō est obnūbī; mais les exemples de ce parfait sont trop rares et trop tardifs (Ennodius, Cassiodore) pour être probants. Si le rapprochement est exact, nubere marito voudrait proprement dire « prendre le voile à l'intention du mari », et l'acte du mariage aurait été désigné par la cérémonie la plus importante du rituel, celle de la prise du voile (flammeum) qui symbolisait la perte de la liberté pour l'épouse et la réclusion dans la demeure du mari. Nūbō serait ainsi à nūbēs comme caedō à caedēs, etc.; cf. Benveniste, Origines, p. 157.

Le rapprochement souvent proposé avec v. russe snubiti, pol. snębic' « rechercher en mariage » fait difficulté parce que ce terme s'applique au prétendant, non à la femme. Limité à deux langues, le rapprochement, si séduisant qu'il soit, n'a du reste qu'une valeur limitée.

Si l'on écarte le rapprochement avec v. russe snubiti, il reste à considérer les rapprochements qui ont été proposés pour nūbēs; ceux-ci sont bornés à l'indo-iranien et à l'italo-celtique.

Sur conŭbium et son groupe, v. l'article de J. Wackernagel, Festschr. Kretschmer, 289 sqq.

nucleus : v. nux.

nudius: usité seulement dans les groupes nudius tertius, quartus, quintus, etc.; cf. P. F. 173, 1, nudius tertius compositum ex nunc et die tertio. Composé de nu (cf. nunc) et du nominatif ancien diūs, qui, au sens de « jour », a été remplacé par dies. Nudius tertius est une ancienne phrase nominale : « [C'est] maintenant le troisième jour », employée adverbialement, comme nīmī-

Dérivé tardif : nudius tertianus, glosé τριθημερινός. Conservé dans quelques dialectes romans, dont les formes supposent un \tilde{u} de la syllabe initiale : $n\tilde{u}$ dius tertius. M. L. 5987.

V. num et dies

nudus, -a, -um : nu, dénudé. Avec l'ablatif, « dénué de, dépouillé de ». Quelquefois aussi, comme gr. γυμνός, et peut-être à son imitation, « légèrement vêtu »; cf. Vg., G. 1, 299, nudus ara, sere nudus. Sens dérivé: sans ornement, simple; nūda uēruās. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 5988.

Dérivés et composés : nūdulus, -a, -um (tardif); nūditās; nūdō, -ās, M. L. 5985; nūdātiō; dēnūdō (depuis Enn. jusqu'à la Vulg., cf. ἀπογυμνόω); ēnūdō (rare, tardif); nūdipēs (= gr. γυμνόπους); nūdipedālia n. pl.; renūdō (époque impériale).

Tout se passe comme s'il y avait eu un adjectif radical, représenté par le dérivé thématique à vocalisme radical long v. sl. nagū, lit. núgas « nu », et par des dérivés pourvus de divers suffixes: *-no- dans skr. nagūāh et *-eno- dans v. isl. nakinn, *-e/oto- dans v. isl. nakkuūdr, got. nagaþs et *-to- dans irl. nocht, gall. nocht, *-edo- dans lat. nūdus (pour la coexistence de *-to- et *-do-, cf. lit. wirtas et v. sl. twrūdū « ferme »); forme à e radical dans hitt. nekumanza « nu », de *negūants. Il y a des formes aberrantes, comme av. maγnō et gr, γυμνός (et λυμνός, Hés.), dont la théorie fait difficulté. L'arménien même, avec m- initial comme dans la forme avestique, a un autre mot: merk, qui se laisse concilier avec les précédents. V. Vendryes, Rev. celt., 49 (1932). p. 299.

nügae (nōgae, naugae?), -ārum f. pl.: bagatelles, plaisanteries, sottises, riens; nūgās agere « plaisanter, perdre son temps ». Ancien mot de la langue parlée, populaire ou familier, dont la forme est mal fixée.

Dérivés: nūgor, -āris; nūgātor, -trīx, -tōrius; nūgāmenta (Apul.); nūgāx; nūgācitās; nūgālis (tardif), M. L. 5989; nūgālitās (Gloss.); nūgō, -ōnis (Apul.). Composés plautiniens: nūgi-uendus, -gerulus, -epiloquidēs (Per. 703); nūgiparus (Gloss.).

Dans quelques dialectes italiens se trouve un représentant d'un dérivé *nūgīna, *nogina, cf. M. L. 5990, qui a le sens de « pépin de melon ou de citrouille ». Il est possible que ce soit là le sens ancien de *nūgae et que le mot ait été pris dans le sens imagé, comme naucus, naucum (auquel il est joint par Ennius: illic nugator nili, non nauci'si homo), hīlum, etc.

Pas d'étymologie.

nullus, -a, -um adj. et pron. : nul, aucun. De $ne + \bar{u}l$ lus. Cf. unus. Se substitue, des les plus anciens textes. à nēmō à certains cas et tend à l'éliminer dans la langue parlée. Le neutre nullum au sens de « aucune chose » est rare; la forme qui le remplace est nihil(um), nīl. S'emploie quelquefois en guise de négation renforcée. De même que nullus sum veut dire « je ne suis plus rien du tout, je suis bien mort », nūllus peut se joindre comme une sorte d'apposition à un sujet exprimé ou non et au verbe de la phrase, e. g. Plt., As. 408, Libanum in tostrinam ut iusseram uenire, is nullus uenit (= il n'est pas venu du tout); Cas. 795, qui amat, tamen hercle, si essurit, nullum essurit (= il n'a faim pour rien, il n'a pas faim du tout). Ancien, usuel. Panroman sauf en roumain, où est conservé nēmō. M. L. 5992. Une forme renforcée *ne ipse ūnus est attestée par it. nessuno, v. fr. nesun, prov. neisun; cf. M. L. 5883.

Composés : adnūllō, -ās : dénominatif tardif, formé sur le modèle du gr. ἐξουδενῶ, fréquent surtout dans la langue de l'Église; nūllātenus « en aucune façon »

(tardif, d'après quātenus); nūllibi (id., glosé oùtauti) nūllificō, -ās et ses dérivés (langue de l'Église) gloses ont aussi nūllātus et nūllidignus.

num : alors, maintenant. Particule temporelle num: alors, manuscrians.

dans ce sens, n'existe plus que postposée à etian renforcée de la particule -ce dans nunc, nuncine, nuncine de *num-ce-ne, nunciam de *num-ce-iam. Num usité surtout dans les phrases interrogatives qui can portent une réponse négative : num quid uis? propre ment « maintenant (alors) désires-tu quelque chosso Peut être suivi de nam ou de ne, qui le renforcent, da Peut etre suivi de nam ou de la surprise ou l'antièle des interrogations qui marquent la surprise de la surpris (num non se rencontre aussi dans num non uis, e. g. p. Au. 161) et surtout de quid, dans numquid, d'allors Au. 161) et survout de que, dans la langue éque familier, qui, à l'époque impériale, dans la langue éque et notamment dans la Vulgate, a remplacé le simple num; cf. J.-B. Hofmann, Lat. Umgangsspr., p. 42 gr. μητί. Num ayant développé ce sens interrogatif gr. µŋtt. 11 an a gant sens temporel a été réservé à nunc, qui a servi à mar quer le temps présent, par opposition à tum, tune. rapport entre num et nunc s'est à ce point effacé que Plaute peut écrire, Tru. 546, nunc tu num neuis me uoluptas mea, | quo uccatus sum, ire ad cenam? Nunc étant donné son sens actuel, a pu, comme viv de, rame ner d'une hypothèse invraisemblable à la réalité phi sente. On le trouve quelquefois, avec des temps du passé ou du futur, pour mettre la chose immédiatement sous les veux.

nunciam: toujours trisyllabique, a le même sens que nunc, en insistant sur l'instantanéité du procès envisagé. Ancien, usuel et classique. Non roman.

Au sens de « maintenant », num et nunc sont évidenment apparentés à gr. vu, vuv et vūv, vūv-t, got ni, v. irl. nû, v. h. a. nu « maintenant », lit. nù et nūnai, sl. nynė, skr. nū, nūnam « maintenant », hitt. nu « dont, alors ». Le latin a nū-dans nū-dius. V. aussi nūper [?]. Cet adverbe indo-européen *nū, tonique ou atone, aven nasale finale ou non, est sans doute apparenté au groupe de nouus.

On peut concevoir que l'emploi interrogatif de nun soit dérivé du sens de « maintenant » (v. Hofmann, Lal, Umgangssprache, p. 41 sqq.). Mais on peut aussi penser à quelque particule apparentée au groupe de ne, nem-pe, enim, etc., et qui serait de la forme de tum, cum, etc. Alors num aurait deux origines.

numella, -ae f. (employé surtout au pluriel): sorté d'entrave ou de carcan, destinée à immobiliser des hommes ou des animaux pendant un châtiment ou une opération. Ancien (Plt.), rare et technique.

numellātus, -a, -um: numella ligatus, i. e. uinculo quo quadrupedes alligantur, CGL Plac. V 34, 2.

Étymologie inconnue.

nümen : v nuā

numerus, -I m.: partie de l'ensemble classée à soi rang, catégorie, compte et « nombre ». Numerus peut se dire de choses qui ne se comptent pas, comme de choses qui se comptent: magnus numerus frumenti, Cic., Verr. 2, 2, 72, 176, et magnus piratarum numerus id., ibid. 2, 5, 28. Esse in numerō ne veut pas dire exactement « être au nombre de », mais « être dans la catégorie de »; cf. aussi parentis numerō alicui esse,

Gl. Diu. in Caec. 19, 61 sqq., numerum alqm obtinēre cocuper un certain rang », par opposition à nāllō numerō esse; numerō omnibus « dans toutes les parties ». Ai'ĕpoque impériale, numerō désigne les divisions d'une a'iĕpoque marquées par un numéro d'ordre, les « unités ». En outre, numerus a servi à rendre toutes les acceptions techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, meions techniques du gr. ἀριθμός « nombre oratoire, meions rythme », « nombre grammatical », « la foule, le sombre » (par opposition à la qualité). Le pluriel numerō traduit ἀριθμοί « la science des nombres ». Ancientiva Andr.), usuel, classique. Panroman, sauf espagnol et portugais (de même numerō). M. L. 5994. Celtique : il. (n) umar, britt. nimer, nifer.

Il. (14 L'ablatif numerō s'emploie à l'époque archaïque avec L'ablatif numerō s'emploie à l'époque archaïque avec le sens de « exactement, précisément, à point nommé, à temps »; et par suite « vite », et même « trop vite » par un développement de sens comparable à celui de nimis et de fr. trop. Cf. aussi le développement de sens

de mātūrus.

Dérivés et composés: numerō, -ās: compter, dénombrer, M. L. 5993; numerātiō, -tor, -bilis (Hor., Ov. = ἀριθμητός, comme innumerābilis, du reste plus fréquent et usité dans la prose classique = ἀνα-ρίθμητος); cf. aussi innumerus (= ἀνάριθμος); innumerālis (Lucr.); innumerābilitās (Cic.), -biliter, tous mots savants; numerālis, terme de grammaire: -e nōmen (Prisc.); numerārius (tardif): 1º calculateur; go -i uocati sunt qui publicum nummum aerariis inferunt, Isid., Or. 9, 4, 19; numerius, -a, -um (très rare et tardif); numerōsus: 1º conforme à la mesure, rythmique ou rythmé (sens classique); 2º abondant, nombreux (époque impériale); d'où numerōsusr, -tās et innumerōsus (rares et tardifs).

abnumerō (Nigid. ap. Gell. 15, 3, 4); ad- (classique et usuel), con- (rare, tardif), dī- (classique), ē- (classique) uis praepositionis perfectiua saepius uiget » (Thes.), per- (classique, mais rare), re- (archaīque), super- (bas latin), rāns- (Rhet. ad Herenn.) numerō; super-numerārius: qui se trouve en surnombre (Vég.). Le nom propre Numerius remonte à Numasios, cf. prén. Numasioi, datif, CIL I² 3, osq. Niumsieis, et doit se rattacher au sabin Numa. Sans rapport avec numerus; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., 164, 197.

On rapproche gr. νέμω « je distribue, je partage »; et, pour le traitement phonétique, on rappelle umerus. Le tout peu clair.

Numidae, -ārum m. pl. : -as dicimus quos Graeci Nomadas, siue quod id genus hominum pecoribus negotiatir, siue quod herbis, ut pecora, aluntur, P. F. 179, 5. Emprunt oral au greec; le nominatif Numida est tiré de l'accusatif Νομάδα.

nummus, -ī m. (gén. pl. nummum à côté de nummōnum]: monnaie, pièce de monnaie; spécialement n. (scil. sēsterțius) « sesterce ». Ancien (Caton) et se retrouve en embr. nu mer « nummīs » (qui, du reste, peut être un emprunt au latin). Non roman.

Dérivés et composés : nummārius : relatif à la monnaie, à l'argent; monnayable, c'est-à-dire « vénal »; nummātus : bien fourni de monnaie; nummulus : menue monnaie, et « mauvaise herbe », sans doute le « rhinanthe », Plin. 18, 259; nummulārius : changeur, et « vérificateur des monnaies » (époque impé-

riale); nummulāriolus (Sén., Apocol. 9, 4); neganti-, posci-nummius (Apul.).

Trinummus, titre d'une comédie de Plaute; cf. Tri. 842. Pour les Latins, nummus est un mot emprunté au grec; cf. Varr., L. L. 5, 173: in argento nummi, id ab Siculis, et Festus : nummus ex Graeco nomismate existimant dictum, F. 176, 35. Le grec de Sicile a bien une forme νοῦμμος qu'on lit dans Épicharme et Sophron; cf. Pollux IX 79 sqq., qui l'attribue au dorien occidental et rapporte d'après Aristote qu'elle était en usage chez les Tarentins. Mais c'est νοῦμμος qui paraît emprunté au latin, comme, du reste, un certain nombre de mots « siciliens »; le doublet νόμος, cf. Liddell-Scott, Lexicon. s. u., semble une hellénisation de la forme latine. Nummus peut provenir de νόμιμος « légal » (scil. sēstertius avec syncope de i et passage de o à u devant la labiale, comme numerus, umerus; pour le sens, cf. νόμισμα. Les noms des monnaies sont souvent empruntés et sans origine claire; cf. as, lībra, mina, dracuma.

numquam : v. unquam.

nunc : v. num

nunciam : v. num.

nuncupō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : proprement « prendre le nom »; « prononcer le nom », puis « désigner par son nom, invoquer, proclamer », etc. Terme appartenant à la langue du droit et du rituel, considéré comme archaïque par Cic., De Or. 3, 153. Nuncupata pecunia est, ut ait Cincius in lib. II de officio iurisconsulti, nominata, certa, nominibus propriis pronuntiata (Lex XII Tab. 6, 1): « cum nexum faciet mancipiumque, uti lingua nuncupassit, ita ius esto », i. e. uti nominarit, locutusue erit, ita ius esto. Vota nuncupata dicuntur, quae consules, praetores, cum in provinciam proficiscuntur, faciunt : ea in tabulas praesentibus multis referuntur. At Santra, lib. II de uerborum antiquitate, satis multis nuncupata conligit non directo nominata significare, sed promissa, et quasi testificata, circumscripta, recepta, quod etiam in uotis nuncupandis esse conuenientius, Fest. 176, 3. Le mot est généralement pris dans son sens technique; ce n'est qu'en poésie (Pac. 239, R3, cf. Varr., L. L. 6, 60) ou dans la prose impériale qu'il a été usité, avec ses dérivés, dans le sens de appellare.

Dérivés et composés (époque impériale): nuncupātiō, -tor, -tīuus, -tim; nuncupāmentum; connuncupō. Dénominatif de *τοπι-ceps, comme aucupor de auceps. Pour le traitement de ō, cf. le traitement de ē dans sinciput. Pour la forme du premier terme de composé, cf. gr. αίμο-φόρυκτος et l'ancien thème en -nαίμα; lat. opi-fex et opus, homicīda et homō, etc.

nündinae : v. nouem.

nuntius (forme ancienne nountios, d'après Mar. Victor., GLK VI 12, 18; on trouve aussi nontiata CIL I² 586, cf. noundinum et nondinum; quant au nouentium que Buecheler substitue au mouentium du manuscrit dans le Carmen Cn. Marci uatis, cité par Festus 162, 6: quamuis mouentium duonum negumate, il n'a que la valeur d'une conjecture): mot qui sert à la fois d'adjectif, nuntius, -a, -um « annonciateur », et de substantif: nuntius, -i m. « messager » et « message », nuntius et res ipsa et persona dicitur, P. F. 179, 1; nuntia f. « messa-

gère »; nūntium n. « message », d'après Servius, Ae. 11, 896, nuntius est qui nuntiat, nuntium quod nuntiatur; cf. Varr., L. L. 6, 86, ubi... de caelo nuntium erit. L'emploi comme adjectif est le plus rare; du reste, dans les cas où le mot est en apposition, la valeur précise en est souvent indiscernable.

Terme de la langue religieuse et officielle, et spécialement de la langue augurale: nūntia auis, nūntia fibra; nūntiātiō est opposé à spectiō, Cic., Phil. 2, 32, 81, non nuntiationem solum habemus, consules etiam spectionem, et Fest. 444, 16. Cf. encore Mercurius, nuntius Iouis. Dans la langue du droit public, le nūntius est celui qui est chargé de faire connaître une décision de caractère public ou une proclamation elle-même; cf. Cic., Fam. 12, 24, 2, quos senatus ad denuntiandum bellum miserat, nisi legatorum nuntio paruisset; dans le droit civil, nūntius désigne spécialement la « lettre de divorce »: nūntium uxōrī (re]mittere. Ce sens technique se retrouve dans les composés dēnūntiō, obnūntiō, renūntiō. Ancien, usuel et classique. Formes romanes en partie de caractère savant. M. L. 5997.

Dérivés et composés : nūntio, -ās (et nontio, cf. nontiata cité plus haut); nūntiātio (terme religieux et juridique): annonce des auspices, déclaration au fisc; nūntiātor, -trīx (langue ecclésiastique et Dig.); adnūntiō (époque impériale) : annoncer. Très fréquent dans la langue ecclésiastique pour praenūntio; de la adnūntiātor, -tiō, traduisant ἀγγέλλω et ses composés: denuntio (langue du droit et du rituel) : déclarer solennellement, faire connaître par message (d. bellum): présager; citer en témoignage. Dans la langue commune : annoncer, déclarer (d'après declamo, declaro) ; dēnuntiātio = dēlātio, Suét., Aug. 66; dēnuntiātor « policier » (époque impériale); ēnūntiō : faire connaître au dehors, dénoncer. Dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, « exprimer, énoncer »; ēnūntiātīuus = ἀποφαντικός, ἀπαγγελτικός; inēnūntiābilis (Cens.); internūntiō (T.-L.); internūntius : interprète, intermédiaire ; obnūntiō : -are proprie dicuntur augures qui aliquid mali ominis saeuumque uiderint, Don., Ter. Ad. 547; « apporter une mauvaise nouvelle » et « s'opposer à »; praenūntiō : prédire; praenūntius; pronūntio : annoncer publiquement, d'où à haute voix, rendre une sentence, se prononcer; déclarer; prononcer (terme de logique); renuntiō (= ἀπαγγέλλω): 1º annoncer en réponse; proclamer le résultat d'une élection, et renuntius, -tiator. -tiō; 2º (avec re- dans le sens de « rejeter, refuser »): annoncer le retrait de, révoquer, reprendre, et « renoncer à », d'où, dans la langue de l'Église, abrenūntiō, -tiātiō (cf. abrelictus, Tert.).

On ne peut préciser le rapport avec nouus autrement que par des hypothèses incertaines. Skr. návate « il mugit, crie, chante des louanges » (rac. nži), lett. nauju « crier, miauler », v. irl. nžall sont loin pour le sens.

*nuō, -is, -ere: faire un signe de tête. Le verbe simple ne semble pas attesté en dehors des gloses nuo, νεύω, GGL II 375, 65, nuit, promisit, nutum dedit, IV 369, 30. Il a peut être disparu par suite de son homonymie avec un verbe *nuere (également disparu) supposé par nūrīx. Mais il a laissé de nombreux dérivés et composés :

nūtus, -ūs m. (classique) : 1º signe de tête, et spé-

cialement signe de tête comme manifestation ordre ou d'une volonté, nutus arbitriumque settension; inclinaison, attraction des corps.

extension; inclinaison, actiación acs corps.

nümen, -inis n.: terme religieux, quasi natus de t potestas dicitur, F. 178, 9; n. dicunt esse imperunt dictum ab nutu. (quod cuius nutu) omnia sun imperium maximum esse uideatur, Verr., L. 1, 785. Spécialement « puissance divine », d'où le sens out et de « divinité » que le mot prend à l'époque imperiale. De là numentar (uel numentum) locus in quo numen consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la prima d'après es l'apparent de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant, CGL V 257, 100 de la consecrabatur pagani dicebant c

numen consecration production abnuō (abnuē dans Ennius d'après prohibeo) arovevo « refuser d'un signe de tête, faire signe que non », opposé à annuō, ἀνανεύω; cf. Nigidius en Gell. 10, 4, 4. A perdu rapidement son sens concret pour devenir un synonyme de negāre, abnegāre. Fit quent dans la litote nōn abnuō.

adnuō: accorder par un signe de tête; innuō: faire un signe de tête à; intimer, signifier; renuō (et, tardif, rennuō, d'après an-, in-nuō): rejeter la tête arrière en signe de refus; renūus, -ūs (Plìn. le J.) Fréquentatif: nūtō, -ūs: 1º faire des signes de tête signifier par signes (déjà dans Plt.); 2º chanceler, branler (sens physique et moral). De là: nūtō-men, -tō, -bilis, -bundus; ab-, ad-, re-nūtō.

Aucune forme n'est représentée dans les langues romanes.

Cf. gr. νεύω « je fais un signe de tête » et skr. nautindrate « il bouge, il se tourne ». L'abstrait νεῦμα est formé comme lat. nūmen.

nūper adv.: récemment, nouvellement. Ancien, usuel, classique. Non roman. Généralement expliqué comme issu de *nouo-par-os « nouvellement acquis », cf. l'emploi adjectif dans Plt., Capt. 718, recens captum hominem, nuperum, nouicium, mais semble plutôt formé de *nū- (cf. nunc, etc., gr. võv) et de -per, comme semper, et l'adjectif plautinien peut être analogique de pauper. Le superlatif nūperrimē (Cic., Rhet. ad Her.) indique que les Latins croyaient à la première étymologie (nūperrimē comme pauperrimus); de nūperrimē a été tiré à basse époque nūperrimus (Cod. Theod.).

nurus, -ūs f.: bru, belle-fille. Adaptation latine d'un mot indo-européen. Doublet populaire: nura (et norus, nora). Nurus n'est pas représenté dans les langues romanes, dont les formes remontent à nŭra, nŏrus et sutout nŏra; cf. M. L. 6000. Panroman; désuet en français.

Dérivés et composés : nuricula ; pronurus : nepotis

Le nom indo-européen de la « bru » était *snusó, qui est conservé dans gr. νυός et arm. nu (gén. nuoy); à ce thème en -o- désignant une femme a été substitué un thème en -ā- dans des langues où le féminin en -o- n'a pas subsisté : skr. snuṣā, v. h. a. snur et v. angl. snoru, alb. nuse. Le latin nurus a subi l'influence de socrus; le latin populaire a nora (où u devant r non suivi de u a passé à o; cf. fore). Î

nuscitiö, -önis f.; nuscitiösus, -a, -um: nuscitiosum Ateius Philologus ait appellari solitum qui propter oculorum uitium parum uideret. At Opillus Aurelius nuscitiones esse caecitudines nocturnas. Aelius Stilo, qui plus uideret uesperi quam meridie, nec cognosceret nisi quol d oculos admouisset, F. 176, 15. Les gloses ont aussi

nutrio, -īs, -īuī, -ītum, -īre (et nūtrior, Catal. 3, 4; nutrio dans Vg., G. 2, 425): nourrir de son lait, de nūtrio dans Vg., G. 2, 425): nourrir de son lait, de nūtrio peut être une forme ancienne bâtie sur nour nour *nūtrī-, avec suffixe sans gutturale. Toutefois, un nom *nūtrī-, avec suffixe sans gutturale. Toutefois, un nom exemple, semble-t-il, dans Catulle, 61, 25. Inpremier exemple exemple nutrio exemple nutrio

Dérivés: nūtrībilis (Cael. Aur.) et innūtrībilis; innūtrītus, M. L. 4447 a; nūtrītuen (poétique, rare; a été conservé dans certains dialectes romans avec le sens de « veau de lait », « jeune bétail », etc. M. L. 6005, ce qui semble attester l'emploi de ce substantif en -men dans la langue rustique; cf. laetāmen, etc.); nūtrītuentum, -mentālis (bas latin); nūtrītor (non attesté avant Stace), -tōrius (bas latin); *nūtrītius (tardīts); nūtrītuas (Cassiod.), M. L. 6007 a; nūtrīfcō (CI)

Composés: ad- (Plin.), ē- (époque impériale) « ui praepos. plane euanida » (Thes.; influence de ēdŭcō?), infid., re- (Paul. Nol.) nūtrīre.

nūtrīcō, -ās (et nūtrīcor, -āris): nourrir (de son lait), et simplement « nourrir ». Verbe attesté surtout à l'époque républicaine, et du reste assez rare; le verbe qui correspond ordinairement à nūtrīx, c'est alō; -is, et le nourrisson se dit alumnus. Nūtrīcāre est conservé surtout dans les dialectes italiens; cf. M. L. 6002.

Dérivés: nūtrīcātus, -ūs m.; nūtrīcātiō, tous deux archaīques ou repris par les archaīsants; nūtrīcātōrius. Cf. encore M. L. 6003, *nūtrīcārius.

Nūtricō avec son i ne peut être un dérivé de nūtrīx, -īcis. C'est sans doute une formation populaire qui est à nūtriō comme fodicō à fodiō, etc.

nūtrīx (noutrix sur une vieille inscription de Némi, CIL I² 45; scandé avec première syllabe longue chez les poètes dactyliques; mais les formes romanes remontent à nūtrix, etc.; v. M. L. s. u.), -Icis f.: nourrice (sens propre et figuré). Ancien, usuel. S'emploie quelqueſois, dans Plaute, joint à un substantif masculin, e. g. Cu. 358, inuoco almam meam nutricem Herculem; cf. Tri. 510, où nūtrīx se rapporte à un champ, ager. Le sens de « mamelle », dans Catulle, 64, 18, rappelle le gr. πτθός en face de τίτθη. M. L. 6008.

Dérivés et composés : nūtrīcula diminutif de ten-

nūtrīcius: nourricier; subst. nūtrīcius « père nourricier, tuteur »; nūtrīcia « nourrice » (bas latin), M. L. 6003 a; nūtrīcium « soins nourriciers », conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 6004; nūtrīciō (Inscr. tardive) « père nourricier », différent de *nūtrītiō, de sens abstrait, cité plus haut.

La chronologie des faits latins montre que nutrix ne

saurait être issu par haphologie de *nūtrītrīx, féminin de nūtrītor. Ce dernier, de beaucoup postérieur à nūtrīx, est formé sur nūtrīō et ne peut avoir pris naissance qu'à partir du jour où du sens de « allaiter », qui est primitif, le verbe était passé à celui plus général de « nourrir ». Nūtrīx est formé directement sur une racine *sneu/snū- « allaiter », avec le même suffixe qu'on a dans genetrīx, meretrīx, obstetrīx. La rencontre de *nuō « j'allaite » (de la racine *sneu-) et de *nuō « je fais un signe de tête » a eu pour conséquence la disparition de l'un et l'autre verbes.

La racine doit être celle de skr. snauti « il sort goutte à goutte », qui se dit en particulier du lait de la mère. Le grec a avec degré ο: νόα πηγή. Λάκωνες; avec degré σε τόνο (Hes.), qui a chance d'être aussi une forme dorienne.

nux, nucis f.: noix; et généralement tout fruit à amande. Souvent accompagné d'une épithète n. abellāna (auel-), gallica, graeca, grandis, minor, pīnea, d'où GGL Plac. V 35, 1, nucispineum est quod rustici nuclipineum dicunt. Cf. encore nux amāra « amande amère », castaneae nucēs « châtaignes ». Le pluriel nucēs désigne le « noyer »; cf. Plin. 16, 97, inter primas germinant ulmus, salix, nuces. Ancien, usuel. M. L. 6009.

Dérivés et composés : nuculeus, nucleus m., diminutif, cf. acus/aculeus; equus/eculeus, etc. : amande de la noix, Plt., Cu. 55, qui e nuce nuculeum esse uolt, frangit nucem; et « amande » de toute espèce de fruit, « noyau », M. L. 5983; nucleō; nucleātus; nucleolus (tardifs); ēnucleō « enlever le noyau », employé au sens moral comme synonyme de enodare, extricare (classique, Cic.); ēnucleātus: pur, dépouille de tout accessoire ou de toute souillure; enucleata, -orum « essentiel d'une chose » (Vég.) ; ēnucleātē (cf. Non. 60, 3); innucleātus; nucula, nucella, M. L. 5984 et 5979; nucētum « plant de noyers », M. L. 5981; nucāmentum (usité au pluriel par Pline) : fruits ou fleurs en forme de noix; nuceus; nucinus : de noix; nucālis : en forme de noix (Cael. Aur.); cf. M. L. 5977, B. W. noyau, et 5976, *nŭcāliāre « dénoyauter ».

Composés en nuci-: nucifrangibulum (Plt.); nuciprūnum (Plin.); nucifolia (Gloss.), calque de καρυόφυλλον, etc.; v. André, Lex., s. u.

Cf. aussi M. L. 5978, *nūcārius, -a (germanique: m. b. all. noker); 5982, nucicula, qui ne semblent pas attestés dans les textes, mais figurent dans les gloses, Thes. Gloss. emend. s. u.; Isid., Or. 17, 7, 23, a nucicla; 5980, nuceola a noisette n.

Cf. irl. cnù « noix » et les formes galloises correspondantes. Tandis que le latin, ou *kn- initial s'est réduit à n-, a un élargissement -k-, le germanique a un élargissement *-d-: v. isl. hnot, etc.; v. Vendryes, MSL 21, 41. Le mot n'apparaît pas hors des parlers occidentaux.

nyma: nom d'une plante indéterminée (Plin. 27, 106). Cf. peut-être gr. νύγμα « piqûre »?

nympha, -ae f.: nymphe. Emprunt savant ancien au gr. νύμφη, poétique. Formations hybrides tardives: nymphālis, nymphigena. V. lympha.